

## INTRODUCTION GÉNÉRALE AU LIVRE DES PSAUMES

### I. Nom

1. Des opinions divergentes apparaissent chez un fort grand nombre d'auteurs à propos du *Livre des Psaumes* : nous nous en rendons compte à la simple lecture des ouvrages qu'ils nous ont laissés.

Parmi les Juifs, certains estiment que les psaumes ont été répartis en cinq livres : le premier irait jusqu'au psaume 40; le deuxième, du psaume 40 au psaume 71; le troisième, de ce dernier jusqu'au psaume 88; le quatrième, jusqu'au psaume 105. Cela expliquerait que tous ces psaumes s'achèvent par «Amen ! Amen !». Enfin, le cinquième livre se conclurait par le psaume 150. D'autres ont estimé que les psaumes devaient être intitulés *Psaumes de David*. D'après eux, ce titre signifie que tous les psaumes ont été écrits par David.

Pourtant, par respect pour l'autorité des apôtres, nous disons et écrivons *Livre des Psaumes*. En effet, nous nous souvenons de cette phrase des Actes des apôtres : «Il est écrit au Livre des Psaumes : *Que sa maison devienne déserte et qu'un autre reçoive sa charge !*» Il ne faut donc les appeler ni les *Cinq Livres*, comme le font certains Juifs, ni les *Psaumes de David*, comme on le fait trop souvent avec naïveté. Par respect pour l'autorité des apôtres, on doit parler de *Livre des Psaumes*.

### II. Auteurs

2. Ces mêmes psaumes sont l'oeuvre de plusieurs rédacteurs. Suivant les cas, l'auteur indiqué au début est David, Salomon, Asaph, Idithun, les fils de Corée et, une fois, Moïse. Il est vraiment absurde de les nommer *Psaumes de David*, dès lors que leurs auteurs sont précisés dans l'énoncé même des titres. Que l'on parle plus justement de *Livre des Psaumes*, puisqu'un seul ouvrage regroupe diverses prophéties d'auteurs et d'époques différents !

Quelques-uns ont cru bon de noter les noms de Jérémie, d'Aggée et de Zacharie au début du titre de certains psaumes alors qu'on ne les trouve nullement présentés de la sorte dans les livres authentiques des Septante : dans la plupart des manuscrits latins et grecs, seuls figurent les titres des psaumes, sans référence à ces noms.

3. Pour ceux dont les différents titres ne mentionnent pas de nom d'auteur, la tradition venue des anciens veut que les psaumes sans indication d'auteur placés immédiatement après un psaume dont l'auteur figure dans le titre soient considérés comme l'oeuvre de l'auteur du psaume précédent. Cela reste vrai jusqu'au psaume qui porte en son début le nom d'un autre auteur. Si donc un psaume a pour titre *Psaume de David*, tous ceux qui, par la suite, sont dépourvus de titre doivent être attribués à David, jusqu'à ce que figure le nom d'un autre prophète dans un titre. Ceux qui se trouvent sans titre entre ce nom et celui d'un autre prophète sont de l'auteur qui vient d'être mentionné dans le titre du psaume précédent.

4. Toutefois, on pourrait être amené à douter de ce point, sous prétexte que, dans le psaume 98, l'un de ceux qui suivent celui dont Moïse est présenté au début comme étant l'auteur, il est écrit : «Moïse et Aaron sont parmi ses prêtres, et Samuel parmi ceux qui invoquent son nom.» Il semble impossible que ce psaume ait été prophétisé par Moïse, puisqu'on y voit figurer le nom de Samuel, qui est né bien après Moïse. Qu'on se souvienne alors qu'il ne faut jamais trouver extraordinaire ou impossible qu'un si grand prophète ait inscrit le nom d'un autre, même encore à naître, puisque, dans les *Livres des Règnes*, on trouve la mention prophétique du nom du roi Josias, avant sa naissance, au moment où le prophète dit : «Autel ! Autel ! Ainsi parle le Seigneur : *Voici que va naître un fils de David, du nom de Josias.*» On ne peut donc pas douter que Samuel ait été annoncé par Moïse, d'autant que Jérémie fait figurer son nom à côté de celui de Moïse et lui reconnaît le même degré de sainteté, quand il dit : «Moïse et Samuel auraient beau être ici ...»

Cette tradition passe pour remonter à Esdras, qui a réuni les psaumes en un seul livre après l'exil. Si on la considère comme fautive ou improbable, ceux qui s'y opposent doivent montrer qui sont les auteurs de ces psaumes, lesquels n'ont évidemment pas pu être prophétisés sans prophète pour les prophétiser !

### III. Sens

5. Il faut sans aucun doute comprendre les paroles des psaumes à la lumière de la prédication évangélique : quelle que soit la personne par laquelle a parlé l'Esprit de prophétie tout

doit être rapporté à la connaissance de la venue, de l'incarnation, de la passion et du règne de notre Seigneur Jésus Christ, à la gloire et à la puissance de notre résurrection.

Selon Isaïe, toutes les prophéties sont fermées et scellées pour l'intelligence de ce monde et la prudence de ce siècle : «Tous ces mots seront pour vous comme les paroles de ce livre scellé. Si on le donne à un homme qui connaît les lettres en lui disant : *Lis cela*, il dira : *Je ne peux pas lire, car il y a un sceau*. Si l'on met ce livre entre les mains d'un homme qui ne connaît pas les lettres et qu'on lui dit : *Lis-le*, il répondra : *Je ne connais pas les lettres*.» Chacun de ces deux hommes symbolise l'incapacité à lire et à comprendre un livre prophétique : l'intelligence du lettré qui ne parvient pas à franchir le sceau du mystère fermé équivaut à l'ignorance de l'illettré, à cause de leur commune pauvreté de compréhension.

En effet, l'ensemble est tissé d'expressions à valeur allégorique et typologique; il donne accès à tous les mystères du Fils seul-engendré de Dieu incarné, sa naissance, sa passion, sa mort, sa résurrection, son règne éternel avec ceux qui partageront sa gloire pour avoir cru en lui, et le jugement qu'il portera sur tous les autres. En n'acceptant pas la naissance du Fils de Dieu dans un corps, les scribes et les pharisiens ont refusé à tous l'accès à la compréhension des prophéties. Ils sont donc critiqués en ces termes par le Seigneur qui annonce leur châtement : «Malheur à vous, docteurs de la Loi, qui avez emporté la clef de la science ! Vous-mêmes, vous n'entrez pas, et vous interdisez l'entrée à ceux qui la cherchent.» Ainsi, en refusant le Christ, dont la venue est le sujet traité par les prophètes, ils ont emporté la clef de la science parce que leur refus de croire en l'Incarnation a fermé l'accès à la connaissance de la Loi, qui prêcha la venue du Seigneur dans un corps. Il faut le comprendre, cela s'applique à toute sorte d'écrits prophétiques : s'ils ne sont pas compris et reconnus dans la perspective de la venue du Seigneur qui s'est fait homme en naissant de la Vierge, leur sens demeure scellé et fermé.

Le *Livre des Psaumes* ne peut être compris que par la foi en sa venue. C'est ce que nous apprend l'Apocalypse du bienheureux Jean : «Écris à l'Ange de l'Église de Philadelphie : *Voici ce que dit le Saint, le Véridique, qui a la clef de David; s'il ouvre, personne ne fermera, et s'il ferme, personne n'ouvrira*.» Ainsi, il possède la clef de David, parce qu'il a révélé par ces sept sceaux ce que David prophétise sur lui dans les psaumes au sujet de son incarnation, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de sa gloire, de son règne et du jugement : il ouvre ce que personne ne fermera et ferme ce que personne n'ouvrira, car la prophétie accomplie en lui permettra une ouverture sans aucune opposition possible. Inversement, si l'on refuse de croire la prophétie qui s'est accomplie en lui, il fermera ce que personne ne pourra ouvrir : nul autre que lui, objet et accomplissement de ces prophéties, ne fournira la clef de cette compréhension.

Plus loin, de fait, [Jean] a donné le même enseignement, lorsqu'il a dit : «Dans la main droite de Celui qui siège sur le trône, j'ai vu un livre écrit à l'intérieur et à l'extérieur, scellé de sept sceaux, et j'ai vu un autre ange puissant qui annonçait d'une voix forte : *Qui est digne d'ouvrir le livre et de briser ses sceaux ?* Personne ne put ouvrir le livre ou même le voir, ni au ciel ni sur terre ni sous terre. Je pleurais de constater que personne n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre ou même de le voir. L'un des Anciens me dit : *Ne pleure pas : voici qu'a vaincu le lion de la tribu de Juda, racine de David, qui a pu ouvrir le livre et ses sept sceaux*.» Personne n'a été trouvé digne d'ouvrir ce livre qui contient le passé et l'avenir, représentés par ce qui est écrit à l'intérieur et à l'extérieur, et les pleurs de l'apôtre naissent de son désir de comprendre et de sa douleur devant la difficulté d'y parvenir. Toutefois, «le lion de la tribu de Juda, racine de David, a vaincu et peut ouvrir le livre et ses sceaux», car Il a été le seul à briser, par le mystère de son incarnation et de sa divinité, les sept sceaux dont nous avons parlé plus haut et qui ferment le livre. C'est bien ce qu'a affirmé le Seigneur après sa résurrection : «Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes.» Tout le livre de la prophétie est donc scellé et fermé, parce que tout ce qui a été scellé et fermé sera ouvert et brisé, dès que l'on aura cru ce qu'Il a accompli.

7. Si, de l'aveu même du Seigneur, l'Esprit divin a tout dit par l'intermédiaire de David, la beauté de cette prophétie nous apprend aussi qu'en Lui s'est manifestée la science du plus haut enseignement sur le ciel. En effet, la prophétie s'est faite sur l'instrument qui se nomme *psalterion* en grec et *nabla* en hébreu. Or, il s'agit du plus juste de tous les instruments de musique : il ne contient rien de défectueux ni de faux, et n'est pas mû par le bas pour faire entendre une musique harmonieuse. Au contraire, c'est un instrument qui épouse la forme du corps du Seigneur : il se tient droit, sans monter ni baisser; il est mû et joué par le haut. Il fait entendre un chant qui enseigne les réalités d'en haut, du ciel. Le son qu'il produit ne vient pas d'un souffle humble et terrestre, comme chez les autres instruments de la terre. En effet, avec l'instrument qu'est son corps, [le Christ] n'a rien prêché de bas ou de terrestre, comme il en a lui-même témoigné : «Celui

qui vient de la terre est terrestre et parle le langage de la terre; Celui qui vient du ciel témoigne de ce qu'il a vu et entendu.» C'est donc l'Esprit d'en haut qui chante Dieu dans les psaumes, avec la forme du corps du Seigneur, en qui a parlé l'Esprit du ciel. La forme utilisée est également celle de l'instrument de musique terrestre qui fait venir d'en haut ses sons harmonieux.

#### IV. Ordre et numérotation

8. Il ne faut pas l'ignorer, chez les Hébreux, le numéro des psaumes n'est pas précisé, mais ils sont écrits sans indication d'ordre : ils ne sont pas nommés psaume 1, 2, 3, 50 ou 100 mais ils sont mêlés sans aucune distinction d'ordre ni de numéro. D'après d'antiques traditions, Esdras les regroupa et n'en fit qu'un seul volume, alors qu'ils étaient sans ordre et dispersés à cause de la diversité des auteurs et des dates. Puis, les soixante-dix anciens qui, dans la fidélité à la tradition de Moïse, restaient au service de l'observance et de l'enseignement de la Loi dans la communauté, se virent confier par le roi Ptolémée le soin de traduire toute la Loi de l'hébreu en grec. Comprenant le sens des psaumes grâce à une science inspirée du ciel par l'Esprit, ils leur assignèrent un numéro et un ordre, en déterminant chaque fois l'ordre des psaumes parfaits et puissants par un numéro parfait qui correspondît à leur puissance et à leur perfection.

9. Le sens de chacun des psaumes a beau le faire comprendre, le récit des faits et des circonstances nous l'apprend de la manière la plus claire : l'emplacement des psaumes a été décidé d'après la puissance des nombres parfaits. Ainsi, au regard de l'histoire, le Psaume 3 fait suite au Psaume 50; un long intervalle de temps et d'époque sépare leurs deux titres. Le second renvoie effectivement aux événements arrivés sous Urie et David, tandis que le premier décrit la fuite de David, poursuivi par son fils Absalon. La valeur et le mystère des nombres les ont fait placer en fonction des numéros qui leur reviennent et leur conviennent.

10. Sous l'angle de l'histoire, le titre du psaume 50 vient après celui du psaume 51, mais le sens du nombre 50 exigeait et la haine inexpiable de Doëg l'Iduméen contre David réclamait que le premier fût placé après et le second avant. Ainsi mettrait-on en rapport la rémission des péchés avec le nombre 50 et, situé au-delà du nombre qui correspond à la rémission, le châtement de la perfidie se ferait sans pardon possible, le temps et le nombre du repentir ayant disparu. En effet, la rémission des péchés étant acquise au cours du cinquantième jour, sabbat des sabbats préfiguré par l'année du Jubilé, il fut judicieux de placer au rang indiqué par ce nombre le psaume qui demande la rémission des péchés, moyennant un repentir.

11. Le *Livre des Psaumes* se compose de trois séries de cinquante psaumes. Cela s'explique par la raison et par le nombre symbolique du bonheur que nous attendons. En effet, si l'on regarde attentivement la conclusion de la première cinquantaine, puis celle de la deuxième, et enfin celle de la troisième, achèvement parfait du Livre, on comprendra que la répartition des psaumes selon cet ordre concorde providentiellement avec l'économie de notre salut. Le premier degré qui mène au salut consiste à renaître pour être un homme nouveau, après avoir obtenu la rémission de ses péchés. L'aveu du repentir ouvre ensuite l'accès au royaume du Seigneur, lors des temps de la cité sainte, de la Jérusalem céleste. Comblés de la gloire du ciel, nous avançons enfin, dans le royaume du Fils, jusqu'au royaume de Dieu le Père, où l'ensemble des esprits chantera les louanges dues à Dieu. Ainsi, nous comprendrons aisément que les psaumes placés sous le nombre 50 manifestent chaque fois par leur importance le mystère de cette répartition par groupes de cinquante.

12. Le nombre sept multiplié au septuple par sept, montre ce qu'est le sabbat des sabbats, mais il est porté à sa perfection par le nombre huit, puisque le premier jour, identique au huitième, s'ajoute au dernier sabbat pour donner la plénitude évangélique. Les apôtres ont célébré ce sabbat des sabbats avec respect : pendant ces cinquante jours, personne ne se prosternait pour adorer, n'empêchait par un jeûne de fêter ce bonheur vécu dans l'Esprit. Ces pratiques ont été étendues aux dimanches, qui viennent s'ajouter au nombre du sabbat pour donner accès à la plénitude dont parle l'Évangile. En effet, bien que le nom et l'observance du sabbat concernent le septième jour, nous nous réjouissons le huitième jour, qui est aussi le premier, de fêter le sabbat parfait.

13. Ce sens du nombre huit, qui exprime la perfection des mystères célestes, est à remarquer dans le cas du psaume qui occupe la huitième place et s'est vu ajouter le titre *Pour les pressoirs*, les récipients préparés pour les fruits nouveaux et utilisés une nouvelle fois pour contenir la chaleur du moût bouillonnant. Ce nombre a été fixé d'après le nombre huit qui caractérise l'Évangile, pour recevoir des fruits évangéliques, après la remise en état des récipients périssables que sont nos corps. Le texte et le contenu de ce psaume en témoignent.

La valeur de l'ogdoade apparaît également dans le nombre 6 et le psaume 6, où l'on a une prière pour le huitième. La logique du nombre fait en sorte que, dans le sixième, la prière soit pour

le huitième et que, dans le huitième, le titre *Pour les pressoirs* ait été ajouté. Ce titre des pressoirs se trouve à trois reprises, dans les psaumes 8, 80 et 83. Ainsi, l'ordre de ce bonheur parfait réside dans des nombres parfaits : la simple ogdoade et la décade de l'ogdoade s'achèvent sur le mystère de la triade, que les nôtres ont appelée Trinité.

14. Cette perfection du nombre huit, nous pouvons la reconnaître également dans le Psaume 118 En effet, les initiales de chaque lettre suivant les Hébreux ont été regroupées par ensembles de huit versets pour atteindre le chiffre huit. Le sens même du psaume enseigne le mystère du nombre huit. Il contient vingt-deux fois le nombre huit, car un groupe de huit versets correspond à l'initiale de chaque lettre et on y parvient par le fait que, ce psaume portant à son accomplissement l'homme parfait selon l'enseignement de l'Évangile, les vingt-deux lettres de la langue hébraïque prises dans leur ensemble nous instruisent par le mystère du nombre huit.

15. La Loi de l'Ancien Testament est également répartie en vingt-deux livres, pour pouvoir coïncider avec le nombre des lettres. Les traditions des anciens donnent le décompte suivant : les cinq livres de Moïse, le sixième, celui de *Josué*, et le septième, ceux des *Juges* et de *Ruth*. Le huitième est constitué par le premier et le deuxième livre des Règnes, le neuvième par le troisième et le quatrième, le dixième par les deux livres des *Paralipomènes*, le onzième par les *Paroles des jours d'Esdras*, le douzième par le *Livre des Psaumes*, les treizième, quatorzième et quinzième par les *Proverbes de Salomon*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques*, et le seizième par les douze Prophètes. Enfin, Isaïe, Jérémie, avec sa *Lamentation* et sa *Lettre*, Daniel, Ézéchiël, Job et Esther portent à vingt-deux le nombre des livres .

Certains ont cru bon d'ajouter *Tobie* et *Judith*, pour aboutir à un total de vingt-quatre livres, égal au nombre des lettres grecques, tandis que la langue de Rome tient le milieu entre celles des Hébreux et des Grecs, car le mystère de la volonté de Dieu et l'attente du royaume bienheureux sont prêchés surtout en ces trois langues. Voilà pourquoi Pilate fit écrire dans ces trois langues que le Seigneur Jésus Christ était le roi des Juifs. En effet, si de nombreuses nations barbares sont parvenues à la connaissance de Dieu par la prédication des apôtres et la foi d'Églises bien vivantes aujourd'hui là-bas, l'enseignement de l'Évangile subsiste de manière spéciale dans l'Empire romain, sous l'égide duquel sont compris les Hébreux et les Grecs.

16. Ensuite, à la lumière du nombre *huit* révélé par les vingt-deux ogdoades, on peut contempler le nombre de psaumes qui leur succèdent, les quinze chants des degrés : après l'enseignement parfait des séries de huit qui précédaient, il a fallu disposer ce chant des degrés en quinze psaumes, somme de deux nombres parfaits, l'hebdomade et l'ogdoade, c'est-à-dire les nombres sept et huit. En effet, l'observance de la Loi, placée sous le signe du nombre sept, et le progrès apporté par l'Évangile, accompli par notre pratique de la religion et notre espérance en l'avenir, symbolisées par le nombre huit, font monter par ce chant des degrés jusqu'aux réalités éternelles du ciel.

Dans le Temple, les grands-prêtres gravissaient ce nombre de degrés pour entrer dans le *Saint des Saints*. Ainsi, puisqu'on ne peut devenir parfait ni par l'hebdomade de la Loi sans l'ogdoade des Évangiles ni par l'ogdoade des Évangiles sans l'hebdomade de la Loi, quiconque aura parfaitement cru en ces vrais nombres parfaits de sept et de huit, présents dans le chant des quinze degrés, sera placé dans le Saint des Saints, lieu du bonheur parfait.

17. Après ces propos sur les nombres qui correspondent à l'observance de la Loi et se rapportent au mystère évangélique, nous allons saisir clairement la portée de chacun d'entre eux à partir des titres des psaumes et de la compréhension des paroles elles-mêmes. Tous les titres ont des formulations différentes.

## V. Titres

Outre les psaumes qui commencent par préciser le nom de leur auteur, les circonstances ou les époques, certains ont pour titre *En vue de la fin*, et d'autres seulement *Psaume chanté* ou *Chant psalmodie*. Des titres différents ont nécessairement des explications différentes : ce n'est pas sans raison que l'ensemble des titres se caractérise par une telle diversité. Tantôt, on commence par lire *En vue de la fin*, tantôt *Psaume*, tantôt *Chant*, tantôt *Chant psalmodié*, tantôt *Psaume chanté*, pour présenter le psaume qui suit. Nous nous efforcerons de donner l'explication de chaque titre à propos de chaque psaume, mais nous résumons leur sens à tous dans un bref exposé, pour les faire comprendre vite et bien.

18. La fin est ce en vue de quoi existe tout le reste. Elle n'est elle-même la cause de rien d'autre. Tout existe pour la fin et rien ne vient après la fin : il y a tension vers la fin et arrêt avec la fin. Ainsi, la fin est à la fois achèvement de ce qui précède et possession propre de soi en soi-même, car elle ne tend vers rien d'autre. Il faut donc comprendre que les psaumes porteurs de la

mention *En vue de la fin* se composent d'enseignements parfaits et complets sur les biens éternels et qu'ils les font espérer, parce que la marche de notre foi tend vers ce qu'ils décrivent et, sans vouloir aller plus loin, elle y trouve le repos, dans sa fin même, le bonheur souhaité et obtenu.

19. Voici les différentes sortes de fonctions et de genres musicaux :

Le psaume fait entendre le simple son d'un instrument que l'on joue, tandis que la voix se tait.

Le chant est la libre allégresse d'un chœur de chanteurs dégagé du souci de suivre un instrument à l'unisson, simple hymne d'une voix mélodieuse.

Le chant psalmodié fait entonner l'instrument et entendre à sa suite la voix du chœur de chant qui rivalise avec lui, en imitant les modes du psalterion par ses inflexions.

Le psaume chanté fait d'abord chanter le chœur et adjoint l'art d'un instrument à l'unisson de l'hymne chanté par l'homme. La voix entonne et module aussi doucement que le psalterion.

Les titres attribués à chacun des psaumes correspondent donc à ces quatre genres de technique musicale. La raison d'être de chaque titre s'explique par le sens du psaume et par la diversité même de ce qu'enseigne la musique.

20. Le psaume dont le titre n'est que *Psaume* enseigne ou reconnaît les œuvres de la foi et les actions conformes à la religion : le prophète, faisant mémoire de ses actes, nous apprend à agir de la même manière, en adaptant les mouvements de l'instrument qu'est notre corps pour le faire servir avec piété à l'accomplissement de nos devoirs.

Quand seul le mot *chant* est placé au début du titre, on y trouve la science inspirée par l'Esprit et l'intelligence des mystérieux desseins du ciel, que l'on acquiert par la connaissance de la sagesse. Sans faire mémoire des œuvres de la foi, le psaume se contente d'enseigner la connaissance parfaite sur Dieu. En effet, toute la science ne se trouve pas toujours dans une bonne action et, à l'inverse, toute bonne action ne fait pas acquérir la science véritable.

C'est pourquoi il existe aussi ce qu'on lit dans le troisième genre de titre, le *chant psalmodié* : l'enseignement de la science y rejoint la pratique du bien. En effet, il faut d'abord vivre en faisant le bien pour avoir une connaissance parfaite du mystère de Dieu, ce qui viendra ensuite, comme il a été dit : «Tu as désiré la sagesse ? Observe les commandements, et le Seigneur te l'accordera.» Le Seigneur accorde la sagesse à ceux qui acquièrent la grâce de la compréhension par le mérite des œuvres. Il faudra donc chercher l'origine d'un psaume intitulé *Chant psalmodié* dans l'amour des œuvres et de l'enseignement.

Le *psaume chanté* fait pratiquer le bien grâce à la science donnée par la connaissance. Dans ce cas, une connaissance préalablement acquise sur Dieu nous accorde une capacité enviable d'agir en hommes de foi.

21. Ainsi, cette diversité d'art musical à quatre formes coïncide avec la diversité des psaumes : le psaume passe par le mouvement de l'instrument qu'est le corps et il fait mémoire du passé. Le chant contient la science d'un enseignement donné par la connaissance de la sagesse. Le chant psalmodié fait connaître la science, en récompense du mérite précédemment obtenu par les actes. Enfin, le psaume chanté ouvre et soutient la pratique d'actes conformes à la foi par la connaissance d'une science acquise.

Il conviendra donc de chercher à comprendre les psaumes grâce aux éléments caractéristiques des titres, car chaque genre de composition musicale correspond à un genre de prophétie désigné par le caractère propre des titres.

Quant à ceux dont aucun titre ne précise le sens, comme le psaume 1, le psaume 2 et bon nombre d'autres, il faut comprendre que l'Esprit saint les a fait chanter pour enseigner la connaissance spirituelle d'une science aux dimensions universelles. En fonction de la pureté de sa foi, chacun peut donc y rechercher la logique d'une compréhension spirituelle.

22. D'autres indications, qui parlent d'événements historiques ou qui précisent des circonstances, des jours ou quelque chose d'autre, renvoient au contenu du psaume, par une interprétation des noms, par une présentation des faits ou par l'évocation de réalités semblables. Ainsi, lorsqu'il y a «sur le jour du sabbat», «sur les secrets du Fils» ou «sur le huitième jour», la signification matérielle de ces indications fait comprendre que le psaume a une portée spirituelle. Quand, d'emblée, le titre insère «de David», «pour David», «Absalon», «Saül» ou «Doëgh» dans le récit des faits, nous recevons l'enseignement prophétique du psaume en observant la nature des articles, comme dans le cas de «pour David» ou «de David», ou bien le sens des noms, comme dans le cas d'«Absalon», de «Saül» et de «Doëgh».

## VI. Pause

23. Le mot pause placé à l'intérieur de très nombreux psaumes signale un changement de personne ou de sujet, accompagné d'une modification du mode musical. Ainsi, là où une pause a été insérée, il faut comprendre que l'on dit quelque chose d'autre, qu'un autre le dit ou qu'on chante sur un autre genre de musique. Lorsque nous trouverons insérée la mention d'une pause, nous tenterons d'en rendre raison en la rapportant aux personnes et au sujet. Cela étant, les traductions grecque et latine n'ont pu conserver l'indication du mode musical.

Telles sont les remarques qu'un rapide exposé en vue de l'explication même des psaumes a regroupées en un bref résumé.

## VII. Conclusion : il faut chercher les clefs des psaumes

24. Il reste à faire preuve de jugement, avec ardeur et mûre réflexion, pour présenter chaque psaume, en faisant connaître la clef de compréhension qui doit l'ouvrir. En effet, tout livre est semblable à une belle et grande ville, riche de nombreuses maisons différentes, dont les portes sont fermées par différentes clefs bien précises. Ces dernières ayant été réunies pêle-mêle dans un même lieu, celui qui veut ouvrir chacune de ces maisons a le plus grand mal à le faire, car il ne sait où en trouver la clef. Il faut donc soit y être bien habitué, pour choisir rapidement celle que l'on connaît dans cet amas multiforme, soit faire un travail considérable pour trouver la bonne, capable d'ouvrir chaque accès, car il n'est ni logique ni juste d'introduire dans des serrures de formats divers des clefs qui ne sont pas les leurs. C'est pourquoi, en espérant que la miséricorde du Seigneur nous permettra de trouver la clef qui donnera accès à chaque psaume, ouvrons la porte du Psaume 1 avec la bonne clef qui lui convient.

### TRAITÉ SUR LE PSAUME 1

Psaume 1, versets 1 à 6

1. Heureux l'homme qui n'est point allé au conseil des impies,  
qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs  
et ne s'est point assis dans la chaire de pestilence,
2. Mais dont la volonté est conforme à la loi du Seigneur,  
et qui, nuit et jour, méditera sur cette loi.
3. Il sera comme l'arbre planté au bord des eaux,  
Et qui donnera son fruit en sa saison;  
ses feuilles ne tomberont jamais, et en toutes ses oeuvres il prospérera.
4. Ils ne sont pas ainsi les impies, ils ne sont pas ainsi;  
mais ils sont comme la paille que le vent balaie sur la face de la terre.
5. C'est pourquoi les impies ne ressusciteront pas dans le jugement,  
ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.
6. Car le Seigneur connaît la voie des justes;  
et la voie des pécheurs périra.

1. Dans le cas des psaumes, la première opération intellectuelle à faire consiste à pouvoir distinguer l'auteur et le destinataire des paroles. En effet, leur composition n'est ni uniforme ni confuse : ils sont d'auteurs et de genres littéraires différents. Nous y voyons souvent mise en scène la personne de Dieu le Père, comme dans le psaume 88, où il est dit : «J'ai fait surgir de mon peuple un élu. J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai oint de mon huile sainte. Il m'invoquera lui-même en disant : *Tu es mon père et le soutien de mon salut*. Et moi, je ferai de lui un premier-né, élevé au-dessus des rois de la terre.» Cela dit, dans presque tous les cas, c'est le Fils qui parle, comme dans le psaume 17 : «Un peuple inconnu de moi m'a servi» et dans le psaume 21 : «Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré au sort ma tunique.»

Ce psaume 1, toutefois, ne peut être rapporté ni à la personne du Père ni à celle du Fils. Le texte lui-même le montre clairement, puisqu'il est dit : *Il a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur et s'appliquera à la méditer jour et nuit*. Dans le psaume où nous venons de dire qu'il est fait mention de la personne du Père, on évoque ce qui se rapporte à lui personnellement, puisqu'il est dit : «Il m'invoquera lui-même : *Tu es mon Père, mon Dieu et le soutien de mon salut*.» Dans le psaume qui montre le Fils en train de parler, c'est lui-même qui s'affirme auteur de ses paroles, grâce à ce qu'il évoque : «Un peuple inconnu de moi m'a servi.» Lorsque le Père dit : «Il m'invoquera», et que le Fils dit : «Un peuple m'a servi», ils montrent qu'ils se désignent eux-mêmes par leurs paroles. En revanche, quand il est dit : «Il a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur», il n'y a aucun renvoi à la personne du Seigneur qui parlerait de Lui. Il s'agit plutôt d'un autre, en train d'annoncer le bonheur de l'homme qui a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur.

Ainsi, il faut dans ce cas reconnaître la personne du prophète, par la bouche duquel parle l'Esprit saint, et qui nous initie à la connaissance d'un mystère spirituel par l'oeuvre de sa bouche.

2. Puisqu'il s'exprime ainsi, nous devons nous demander de quel homme il convient de comprendre qu'il parle, car il dit : *Heureux l'homme qui n'est pas allé dans une assemblée d'impies, ne s'est ni tenu sur un chemin de pécheurs ni assis sur un siège malsain. Il a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur et s'appliquera à la méditer jour et nuit. Il sera comme l'arbre planté le long de cours d'eau, il donnera du fruit en son temps, et aucune feuille n'en tombera; tout ce qu'il fera sera bien mené.* J'ai trouvé bien des gens qui, dans la discussion ou dans leurs lettres et leurs écrits, estimaient que ce psaume s'appliquait et renvoyait à notre Seigneur Jésus Christ, dont ces expressions énonceraient le bonheur : voilà un enseignement qui n'a ni mesure ni raison ! Cela partait sans doute d'un bon sentiment, puisque toute prophétie contenue dans les psaumes doit lui être rapportée, mais seule une véritable science conforme à la raison doit faire discerner les passages et les cas où le texte prophétique se rapporte à lui.

3. Le début du psaume ne convient nullement à la dignité de sa personne et l'ensemble même du contenu contredit cette interprétation facile et imprudente. En effet, il est dit : «Il a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur.» Or, la loi ayant été établie par le Fils de Dieu, comment aura-t-il le bonheur d'avoir trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur, alors qu'il est lui-même le Seigneur de la loi ? Dans le psaume 77, il affirme lui-même qu'il s'agit de sa loi, puisqu'il dit : «Sois attentif à ma loi, ô mon peuple, prête l'oreille aux paroles de ma bouche. J'ouvrirai la bouche pour parler en paraboles.» L'évangéliste Matthieu confirme qu'il l'a dit lui-même : «Il parlait en paraboles pour que s'accomplisse ce qui avait été dit : *J'ouvrirai la bouche pour parler en paraboles.*» Le Seigneur a donc réellement accompli la prophétie qu'il avait faite : il a parlé en employant ces paraboles qu'il avait promis d'utiliser.

Comment ces paroles : «Il sera comme l'arbre planté le long des cours d'eau» – qui évoquent le bonheur par le biais d'une comparaison – pourraient-elles convenir à sa personne ? Comment un arbre planté serait-il plus heureux que le Fils de Dieu, qui serait heureux d'obtenir un jour de lui ressembler par un bonheur plus grand ? D'après la Sagesse et l'Apôtre, [le Fils] existait avant les siècles et avant les temps éternels; il est le premier-né de toute créature, et tout a été créé en lui et par lui. Comment serait-il heureux de devenir semblable à sa création ? Le bonheur parfait de la puissance du Créateur n'a pas à être comparé à celui d'une créature, et l'ancienneté du Premier-né, dans la mesure où il sera comme un arbre, est en contradiction avec le temps futur de la comparaison. En effet, il ne peut manifestement pas avoir été ou être déjà par nature ce qu'il sera dans un avenir encore à attendre. Ce qu'il est n'a besoin d'aucun délai pour commencer à être ce qu'il sera, car l'ancienneté de son commencement lui assure déjà la permanence dans l'être.

4. Ainsi, on le comprend, ces expressions sont étrangères à la divinité du Fils unique de Dieu, notre Seigneur Jésus Christ. Il faut donc croire qu'ici le prophète a proclamé heureux l'homme qui, par son amour de l'équité et la perfection de toute sa justice, s'est rendu semblable au corps pris par le Seigneur lors de son incarnation. Qu'il faille bien le comprendre ainsi, la présentation du psaume le montrera plus pleinement.

5. Pour ouvrir la série des psaumes, l'Esprit saint a pris le plus beau et le plus noble des commencements. Il voulait exhorter la faiblesse humaine à un amour pur de la religion, en lui faisant espérer le bonheur; il lui enseignerait le mystère du Dieu incarné, lui promettrait de communier à la gloire du ciel, la mettrait en garde contre le châtement prévu pour le jugement, lui montrerait les différentes conséquences de la résurrection et lui ferait voir la providence du Dieu qui récompense. Il a d'emblée suivi l'ordre d'une telle prophétie avec un art parfaitement consommé : ainsi, l'espérance d'être un homme heureux amène l'impuissance humaine à aimer la foi, la comparaison avec le bonheur d'un arbre est un gage du bonheur espéré, la sévérité du traitement prédit aux impies retient l'impiété insolente dans les limites de la peur, l'état propre aux saints traduit leur différence de mérite au sein de leurs assemblées, et l'équité obtenue fait voir la grandeur de l'action de Dieu qui connaît les chemins des justes.

Traitons maintenant des réalités elles-mêmes et de leur expression.

6. «Heureux l'homme qui n'est pas allé dans une assemblée d'impies, ne s'est ni tenu sur un chemin de pécheurs ni assis sur un siège malsain ! Il a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur et s'appliquera à la méditer jour et nuit.» Le prophète rappelle que, pour être heureux, l'homme doit adopter cinq attitudes : d'abord éviter d'aller dans une assemblée d'impies, de se maintenir sur un chemin de pécheurs et de s'asseoir sur un siège malsain, puis prendre plaisir à la loi du Seigneur et, enfin, la méditer jour et nuit.

L'impie est donc nécessairement différent du pécheur, et le pécheur de l'homme malsain, puisque les impies ont une assemblée, le pécheur un chemin et l'homme malsain un siège. De

plus, si l'on va à une assemblée d'impies plus qu'on ne s'y tient, on se tient sur le chemin du pécheur plus qu'on n'y va. Pour pouvoir saisir le motif de ces distinctions, il nous faut bien voir en quoi le pécheur est différent de l'impie. Nous pourrions comprendre alors pourquoi le chemin est mis en rapport avec le pécheur et l'assemblée avec l'impie; nous verrons ensuite pourquoi il faut se tenir sur un chemin et aller à une assemblée, alors que les hommes ont l'habitude de se tenir dans une assemblée et d'aller sur un chemin.

Tout pécheur n'est pas impie, alors que l'impie est nécessairement pécheur. Prenons un exemple tiré de la conscience commune. Même ivrognes, débauchés et prodigues, des fils peuvent aimer leur père; leurs vices ne les rendent pas impies, alors qu'ils ne sont pas sans faute. Au contraire, à supposer qu'ils pratiquent les grandes vertus de maîtrise de soi et de tempérance, des impies qui offensent leur père commettent le plus grand des crimes.

7. Cet exemple permet donc de distinguer aisément l'impie du pécheur.

Pour le sens commun, les impies sont ceux qui n'aiment pas chercher à connaître Dieu. Dans leur hostilité à la religion, ils s'imaginent que le monde n'a pas de Créateur et soutiennent que sa forme et sa beauté actuelles lui viennent de mouvements dus au hasard. Pour ne laisser à leur Créateur aucune possibilité de juger leur bonne ou leur mauvaise conduite, ils se prétendent nés par nécessité naturelle et destinés à mourir par la même nécessité. Chacune de leurs idées, fluctuante, incertaine et vague, se répand sur ces sujets avec les mêmes arguments et sans aucune fermeté de raisonnement, car elle ne se laisse mesurer par aucune définition. Leurs discussions osent affirmer que le monde n'a pas de Créateur, même si on leur demande sa raison d'être, son âge et sa durée, s'il a été fait pour l'homme ou l'homme pour lui, la raison d'être de la mort, sa durée ou sa nature. Elles se déroulent et se déploient toujours autour de leurs assemblées impies, sans y trouver de lieu où s'arrêter.

8. Il existe encore d'autres assemblées d'impies : le mot désigne ceux qui, tombés dans l'hérésie ne sont retenus ni par les lois du Nouveau Testament ni par celles de l'Ancien. Leurs propos, toujours tournés vers la terre, cercle de l'erreur, vont en tout sens, sans fermeté ni consistance, selon les flux et reflux d'une expression sans précision. Leur impiété consiste à ne pas concevoir Dieu à partir de ce qu'il dit de lui-même, mais à partir de ce qu'ils décident d'imaginer, sans savoir que le fait de se forger des idées fausses sur Dieu est aussi impie que de le nier. Quand on leur demande comment leur espérance ou leur foi les amène à penser ainsi, ils rougissent, se troublent, dissimulent, se perdent en détours et évitent même d'achever la discussion en cours. Heureux, donc, l'homme qui n'est pas allé à cette assemblée d'impies : il n'a même pas admis l'idée d'aller dans cette assemblée, car le simple fait d'avoir des idées impies est déjà une faute.

9. Ensuite, celui qui n'est pas allé à l'assemblée des impies ne se tient pas non plus sur le chemin des pécheurs. Nombreux sont ceux qui, restés à distance de l'impiété, parce qu'ils reconnaissent Dieu, ne sont pas pour autant libérés du péché. Certes, ils demeurent dans l'Église, mais sans en observer la discipline car ils sont avarés, ivrognes, querelleurs, effrontés, orgueilleux, dissimulateurs, menteurs et rapaces. Sans doute notre nature nous pousse-t-elle instinctivement vers ces vices, mais il nous est bon de quitter ce chemin vers lequel nous sommes portés et de ne pas nous y tenir, en prenant la décision d'en sortir sans regret. Ainsi, heureux est l'homme qui ne s'est pas tenu sur le chemin des pécheurs, car, si la nature incite à y aller, la pureté de la foi invite à en sortir.

10. La troisième condition du bonheur, c'est de ne s'asseoir dans la chaire de pestilence. Les pharisiens se sont assis sur le siège de Moïse pour enseigner. Pilate s'est également assis au tribunal. Sur quel siège, d'après nous, sera-t-il donc malsain de s'asseoir ? Certainement pas celui de Moïse, puisque le Seigneur a désapprouvé ceux qui s'asseyaient sur ce siège plutôt que le fait de s'y asseoir : «Sur le siège de Moïse se sont assis les scribes et les pharisiens; faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.» Il n'est pas malsain de s'asseoir sur ce siège, puisque l'autorité du Seigneur commande de lui obéir. Le siège malsain sera donc celui dont Pilate évite le contact en se purifiant les mains.

En effet, la course aux honneurs de ce monde corrompt bien des gens qui vivent pourtant dans la peur de Dieu; soumis aux lois de l'Église, ils veulent juger selon les lois de la cité. Bien qu'ils mettent un soin scrupuleux à accomplir leurs devoirs en se montrant bienveillants et respectueux, ils sont nécessairement contaminés par une sorte de contact malsain avec les questions qu'ils traitent. Même s'ils le veulent, l'enchaînement des affaires publiques ne leur permet pas de demeurer dans la sainteté de la loi de l'Église. Tout en restant fermement attachés à un but religieux, ils sont forcés, bien malgré eux, par la logique du siège qu'ils occupent, à pratiquer l'affront, l'injustice ou la punition : la nécessité les rend participants de la nécessité elle-même, car ils sont, pour ainsi dire, gagnés par une maladie contagieuse. Le prophète donne donc

à leur siège le nom de la chaire de pestilence, parce que son contact va jusqu'à empoisonner la volonté d'une âme religieuse.

11. Cela étant, il ne suffit pas d'avoir évité d'aller à l'assemblée des impies, de se tenir sur le chemin des pécheurs et de s'asseoir dans la chaire de pestilence pour atteindre le bonheur parfait. En effet, même un homme d'ici-bas peut tenir Dieu pour l'unique Créateur du monde, éviter de pécher par amour d'une juste pureté, et préférer les loisirs d'une vie retirée et tranquille aux dignités honorifiques.

Le prophète, qui veut rendre l'homme déjà parfait semblable à Dieu et le former par de grands exemples qui le fassent parvenir au bonheur éternel, lui apprend à ne pas avoir des vertus ordinaires, mais à s'accomplir dans ce qui suit, pour être heureux : «Il a trouvé son plaisir dans la loi du Seigneur.» Il est inutile d'éviter ce qui précède, si l'on ne veut pas se tourner vers ce qui suit, trouver son plaisir dans la loi du Seigneur. Le prophète ne compte pas sur la peur. En effet, la peur maintient bien des hommes dans les limites de la loi, tandis que la volonté en établit bien peu dans la loi, car la crainte empêche d'oser négliger ce qu'il faut craindre, tandis que la religion parfaite fait vouloir obéir à ce qui est prescrit. Ainsi, heureux celui qui ne craint pas la loi de Dieu, mais qui la veut.

12. Pourtant, il manque encore quelque chose à la volonté : il ne suffit pas de vouloir le bonheur parfait pour l'obtenir, mais l'action doit suivre la volonté. En effet, on lit ensuite : «Il s'appliquera à méditer sa loi jour et nuit.» Une méditation continue et incessante de la loi rend effectivement l'homme heureux. Sans doute n'y parvient-il pas, à cause de sa faiblesse naturelle, qui l'oblige à se reposer, à dormir et à se préoccuper de sa nourriture. Tenus par les nécessités de la nature, nous en oublions l'espérance d'avoir le bonheur, dès lors qu'il nous faut cesser de méditer jour et nuit, pour laisser place aux questions matérielles. C'est à peu près aussi ce que dit cette phrase de l'Apôtre : «Priez sans relâche», comme s'il était possible de prier toujours sans jamais s'arrêter ni avoir à s'occuper des réalités propres à notre nature. Ainsi, la méditation de la loi ne se fait pas seulement sur les mots de ce que l'on doit lire, mais par la qualité de nos actes : n'examinons pas simplement des livres et des écrits, mais méditons par des faits et des gestes le contenu des écrits et des livres. Que les actes, jour et nuit, fassent toujours pratiquer la loi, comme le dit l'Apôtre : «Tout ce que vous ferez – manger, boire ou autre chose –, que ce soit pour la gloire de Dieu !» C'est ainsi que nous pouvons prier sans relâche, puisque des actes agréables à Dieu et toujours accomplis pour sa gloire font de la vie du saint une prière permanente; si l'on vit ainsi nuit et jour selon la loi, la vie elle-même sera nuit et jour une méditation de la loi.

13. L'homme parvient au bonheur parfait, s'il évite les assemblées des impies, les chemins des pécheurs et la chaire de pestilence, s'il trouve son plaisir dans la loi de Dieu et la médite jour et nuit, mais il faut apprendre le fruit procuré par la possession de ce bonheur : la volonté d'être heureux naît d'une attente du bonheur.

On lit effectivement ensuite : «Comme l'arbre planté le long de cours d'eau, il donnera du fruit en son temps, et aucune feuille n'en tombera.» Peut-être trouvera-t-on ridicule et stupide la comparaison du bonheur avec l'exemple d'un arbre planté, de cours d'eau, d'une production de fruits, d'un temps donné et de feuilles qui ne tombent pas. Les hommes de ce monde penseront peut-être que cela n'a aucun sens. Voyons tout de même, par l'enseignement des prophètes, à quel point ce bonheur glorieux exprimé par la comparaison réside dans ces réalités et ces mots mêmes.

14. Dans le livre de la Genèse, lorsque le Législateur parla du paradis planté par Dieu, il indiqua aussi que tout arbre était créé beau à voir et bon à manger. Il expliqua également que l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal se trouvaient au milieu du paradis, et que ce dernier était arrosé par un fleuve qui se divisait ensuite en quatre bras. Salomon nous a appris ce qu'était l'arbre de vie, quand il a dit, en nous exhortant à rechercher la sagesse : «C'est l'arbre de vie pour tous ceux qui l'embrassent et s'y appliquent.» C'est donc un arbre vivant, et non seulement vivant, mais encore doué de raison. Il est doué de raison, dans la mesure où il donne des fruits et qu'il les donne sans désordre, au bon moment, en son temps.

Cet arbre est planté le long de cours d'eau, dans un domaine du royaume de Dieu, le paradis, d'où sort un fleuve qui se divise en quatre bras. Le texte ne dit pas «derrière des cours d'eau», mais «le long de cours d'eau» : ce qui n'était d'abord qu'un cours d'eau se divise en plusieurs. Cet arbre est effectivement planté là où le Seigneur, qui est la sagesse, introduit le larron qui vient de le reconnaître comme Seigneur, en lui disant : «En vérité, je te le dis : aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis.» Parce que nous venons d'enseigner, grâce à l'autorité du prophète, que la sagesse – le Christ reçoit le nom d'«arbre de vie» à cause du mystère de l'Incarnation et de la Passion, la pertinence de ce sens tiré des Évangiles doit être bien établie.

C'est le Seigneur lui-même qui s'est comparé à un arbre, quand les Juifs l'accusaient de chasser les démons par Béalzébulh. Il a dit : «Si l'arbre est bon, ses fruits sont bons; si l'arbre est mauvais, ses fruits sont mauvais, car c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre.» Alors que son fruit – chasser les démons – était excellent, ils lui donnaient le nom de Béalzébul, l'être dont les fruits sont les pires. Il a également daigné enseigner qu'il est lui-même cet arbre heureux, quand il a dit, en allant vers la croix : «Si l'on agit ainsi pour l'arbre vert, que deviendra l'arbre sec ?» Par l'exemple de l'arbre vert, il montrait qu'il n'y avait en lui aucune soumission au dessèchement de la mort.

15. Ainsi, l'homme heureux deviendra semblable à cet arbre quand, à la manière du larron qui entre au paradis, il sera lui-même planté au bord de cours d'eau. Ce nouveau plant deviendra heureux et ne sera jamais déraciné, comme le dit le Seigneur dans l'Évangile, quand il déplore l'existence d'un plant étranger : «Tout plant que mon Père n'a pas planté sera déraciné.»

Cet arbre donnera donc ses fruits. Dans la parole de Dieu, chaque fois qu'il est question du fruit des arbres, ce fruit est dit produit plutôt que donné : «Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits» et, dans la lamentation d'Isaïe sur la vigne : «J'ai attendu qu'elle produise du raisin, et elle a produit des épines.» Cet arbre donnera ses fruits, car il est guidé par une décision rationnelle de donner : il donnera en son temps. Quel est donc ce temps ? C'est évidemment celui dont le bienheureux Apôtre a dit : «Il vous a fait connaître le mystère de sa volonté, selon le projet qu'Il s'est proposé de réaliser en Lui, pour le dispenser à la plénitude des temps.» Voici donc le moment du don, le bon moment pour donner et pour recevoir de manière équilibrée, car son temps, ce sera celui où ceux à qui Il donnera recevront; la venue attendue de ce temps dépend de la plénitude des temps, car l'époque où seront donnés les fruits, c'est la plénitude des temps. Quel sera donc le fruit à distribuer ? C'est évidemment celui qu'évoque encore l'Apôtre en disant : «Il a transformé notre humble corps pour le rendre semblable à son corps glorieux.» Il nous donnera donc ses fruits, car il les a rendus parfaits en l'homme assumé par lui et désigné par l'arbre, l'homme à qui il a communiqué sa nature immortelle, après avoir détruit sa condition mortelle. Cet homme sera donc heureux comme l'arbre, quand il se lèvera dans la gloire de Dieu, semblable à son Seigneur.

16. Aucune feuille de cet arbre ne disparaîtra. Il n'est pas étonnant que ses feuilles ne disparaissent pas, car ses fruits seront donnés, sans se contenter de tomber sous l'effet du mûrissement ou l'action d'une force extérieure; ils seront au contraire distribués selon une répartition qui obéira à des critères rationnels.

Une comparaison avec les réalités matérielles fait clairement saisir la signification des feuilles. Nous voyons bien que, par nature, les feuilles poussent en entourant les fruits pour les protéger et défendre le début de leur croissance par une sorte de palissade. Les feuilles désignent donc l'enseignement donné par les paroles de Dieu, enveloppant les fruits qui nous sont promis. Nos espérances vivent à l'ombre de ces paroles, elles s'abritent sous leur protection, au milieu des bouleversements de ce monde.

Ces feuilles, les paroles de Dieu, ne disparaîtront donc pas, car le Seigneur a dit : «Le ciel et la terre passeront; mes paroles ne passeront pas.» Rien de ce que Dieu a dit ne périra, rien ne tombera.

17. Dans l'Apocalypse, saint Jean affirme que les feuilles de cet arbre ne sont pas inutiles, mais salutaires aux nations : «Il me montra, dit-il, le fleuve de l'eau de la vie, brillant comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau, au milieu de sa place, et, de chaque côté du fleuve, il me montra un arbre de vie, qui produit du fruit douze fois par an, en donnant son fruit chaque mois; les feuilles de cet arbre sont destinées à la guérison des nations.»

Le mystère du ciel est présenté par des images matérielles. Ces réalités matérielles, qui ne peuvent rendre compte de sa logique spirituelle, lui donnent un corps sans la défigurer. En effet, il ne fallait pas dire qu'il y avait un arbre, mais des arbres de chaque côté de ce fleuve. Toutefois, comme l'arbre de vie est toujours unique dans le cas du sacrement du baptême, qui procure les fruits de l'enseignement des apôtres à ceux qui viennent à lui de partout, un seul arbre de vie se dresse de chaque côté du fleuve, car on ne voit qu'un seul agneau sur le trône de Dieu, un seul fleuve et un seul arbre de vie qui renferment tous les mystères de l'Incarnation, du baptême et de la Passion. Ses feuilles, c'est-à-dire les paroles de la prédication, apportent le salut aux nations par l'enseignement d'une parole qui ne tombe pas.

18. «Tout ce qu'il fera sera bien mené», est-il dit. Désormais, à la différence d'Adam, ses dons et sa condition ne connaîtront aucun désordre, car, si le péché de transgression de la loi a fait perdre à Adam le bonheur de l'immortalité qu'il avait reçue, la rédemption venue par l'arbre de vie – la Passion du Seigneur –, en nous rendant semblables à Lui, procurera l'éternité et même le bonheur à tout notre être. Toute action sera menée avec succès, sans soumission à l'incertitude

du changement ou à la faiblesse de la nature, puisque la corruption aura été absorbée par l'incorruptibilité, la faiblesse par l'éternité, la condition charnelle terrestre par la condition divine. L'homme heureux sera donc semblable à cet arbre planté qui donne du fruit en son temps, planté lui aussi au paradis : ainsi, la plantation de Dieu demeurera sans pouvoir être déracinée, car toute créature de Dieu sera menée avec succès. Aucun changement dû à notre faiblesse ou au temps ne justifiera son déracinement.

19. Après avoir montré le parfait bonheur de cet homme, il restait à faire voir le châtement qui attend les impies. On lit donc ensuite : *Il n'en va pas ainsi pour les impies, absolument pas : ils sont comme la poussière que le vent balaie de la face de la terre.* Les impies ne peuvent plus espérer le bonheur exprimé par la comparaison. Ce qui les attend, c'est le vagabondage, l'écrasement, l'agitation, la dispersion et l'incertitude : privés de leur ferme assise corporelle, ils sont emportés comme une poussière dérisoire pour être châtiés. Ils ne seront pas réduits à néant, pour qu'il y ait en eux quelque chose à punir mais ils seront broyés et rendus inutiles, légers et secs, malmenés par un châtement qui les secouera de manière risible.

Le prophète s'est souvenu ailleurs de ce châtement, puisqu'il a dit : «Je les broierai comme de la poussière à la face du vent, je les détruirai comme de la boue sur les places.» Comme le bonheur, le châtement est expliqué par une comparaison : le vent n'a aucun mal à disséminer la poussière, et, en entrant sur une place, on ne sent presque pas qu'on marche sur de la boue. De même, le châtement infernal disperse et détruit facilement les impies, dissous dans la boue et réduits en poussière à cause de leurs péchés. Ils n'ont plus de fondement solide, puisqu'ils sont de la poussière et de la boue. Poussière et boue, ils sont destinés à n'être qu'un pur objet de châtement.

20. Ce changement, qui réduit en poussière ce qui était solide, les empêchera de profiter du fait que l'homme heureux recevra le fruit de l'arbre en son temps. [Le prophète] a donc ajouté avec logique : *C'est pourquoi les impies ne ressuscitent pas pour passer en jugement.* S'ils ne ressuscitent pas, cela ne veut pas dire qu'ils seront détruits, puisqu'aussi bien ils seront poussière. Ce qui leur est refusé, c'est de ressusciter pour être jugés. En effet, s'ils échappent au châtement, ce n'est pas parce qu'ils ne seront plus : ce qui ne subsistera pas au jour du châtement évitera le châtement. Or, ils subsisteront, parce qu'ils seront de la poussière : devenir de la poussière après avoir été desséché ou broyé, ce n'est pas avoir perdu la faculté d'exister, mais c'est vivre avec une autre nature. S'ils ne ressuscitent pas pour le jugement, ce n'est évidemment pas qu'ils seraient privés de la faculté de ressusciter, mais qu'ils ont perdu la possibilité de ressusciter pour être jugés.

Dans les Évangiles, le Seigneur montre comment comprendre l'enchaînement de la résurrection et du jugement, puisqu'il dit : «Qui croit en moi n'est pas jugé; qui ne croit pas a déjà été jugé. Mais voici le jugement : la lumière est venue dans ce monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière.»

21. Le contenu des paroles du Seigneur trouble les auditeurs négligents et les lecteurs distraits. En effet, en disant : «Qui croit en moi ne sera pas jugé», il a soustrait les fidèles au jugement et, en ajoutant : «Qui ne croit pas est déjà jugé», il n'a pas autorisé les infidèles à faire l'objet d'un jugement. Si donc il a soustrait les croyants et repoussé les infidèles, en n'admettant de jugement ni pour les uns ni pour les autres, comment pourra-t-on croire à la cohérence de la troisième partie de la phrase : «Voici le jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière» ? Il ne peut plus y avoir de place pour un jugement, puisque ni les infidèles ni les fidèles ne doivent être jugés.

Auditeurs négligents et lecteurs distraits penseront sans doute qu'il en est ainsi, mais le sens même des mots révèle la pertinence et l'intelligence du propos.

22. «Qui croit, dit (Jésus), n'est pas jugé.» Pourquoi faudrait-il juger le croyant ? Il y a jugement en cas de doute; une fois le doute levé, plus besoin de jugement. Voilà pourquoi il ne faut pas non plus juger les infidèles : aucun doute sur leur infidélité ! Mais, après avoir exclu le jugement dans le cas des croyants et des incroyants, le Seigneur a précisé la raison d'être d'un jugement et les personnes à juger.

Au milieu des pieux et des impies, il existe des hommes de l'entre-deux, qui tiennent des uns et des autres. Ce sont, à proprement parler, des «neutres», car ils sont précisément un composé des deux : il ne faut pas les mêler à la foi, car il y a en eux quelque chose d'infidèle, et il ne faut pas les mettre au nombre des infidèles, car ils ont aussi quelque chose de fidèle. La peur de Dieu en retient plusieurs dans l'Église, mais les séductions mondaines les attirent pourtant vers les péchés du monde. Ils prient, par crainte; ils pêchent, par volonté. Ils se donnent le nom de chrétiens, parce qu'il est bon d'espérer l'éternité; ils agissent comme des païens, car les réalités présentes sont séduisantes. Ils ne restent pas impies, car ils honorent le nom de Dieu, mais ils ne

sont pas pieux, car ils suivent ce qui est étranger à la piété. Ils préfèrent nécessairement ce qui les empêche d'être ce dont ils se donnent le nom, la volonté d'agir étant plus forte que la volonté de recevoir un nom.

Voilà pourquoi, après avoir dit que les croyants ne seraient pas jugés et que les incroyants étaient déjà jugés, le Seigneur a ajouté : «Voici le jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière.» C'est donc eux que concerne le jugement, déjà prononcé dans le cas des incrédules et inutile dans le cas des croyants. En effet, ils ont préféré les ténèbres à la lumière, non qu'ils n'aient pas aimé la lumière, mais leur amour des ténèbres aura été plus fort. D'ordinaire, une comparaison fait préférer un amour à un autre; il y a jugement, car, tout en ayant aimé le Christ, ils ont pourtant davantage aimé les ténèbres. Ils seront donc jugés, car ils n'éviteront pas un jugement, à la différence des hommes pieux, et ils n'ont pas été déjà jugés, comme l'ont été les impies, car, dans leur cas, le jugement se fait sur une préférence dans l'amour.

23. Le prophète a tenu compte lui aussi du dessein qu'enseignerait l'Évangile, puisqu'il a dit : *C'est pourquoi les impies ne ressuscitent pas pour passer en jugement, ni les pécheurs pour être dans l'assemblée des justes.* D'après lui, les impies ne peuvent plus être jugés, puisqu'ils l'ont déjà été. Quant aux pécheurs, dont nous avons montré plus haut qu'il fallait les distinguer des impies, il leur a refusé d'être dans l'assemblée des justes, puisqu'ils doivent être jugés. Ceux-là sont déjà jugés pour leur impiété; ceux-ci, prisonniers du péché, doivent l'être. Ainsi, l'impie déjà jugée ne peut accéder au jugement des pécheurs, qui doivent être jugés, et les pécheurs n'ont pas mérité d'être dignes de l'assemblée des justes qui ne seront pas jugés.

24. La raison de cette différence vient du fait que *le Seigneur connaît le chemin des justes, tandis que le chemin des impies disparaîtra.* Si les pécheurs n'entrent pas dans l'assemblée des justes, c'est parce que le Seigneur connaît le chemin des justes. Pour lui, connaître, ce n'est pas savoir ce qu'il ignorait, mais avoir de l'estime pour l'objet de sa connaissance : Dieu n'est pas soumis au changement, caractéristique des passions humaines, qui fait connaître ou ignorer quelque chose !

Le bienheureux apôtre Paul a exposé la manière dont nous sommes connus de Dieu : «S'il y a parmi vous un prophète ou un spirituel, qu'il connaisse que mes écrits viennent du Seigneur ! S'il ne le connaît pas, c'est qu'il n'est pas connu.» Il a donc montré que Dieu connaît ceux qui ont connu ce qui vient de Dieu. Ils sont connus, au moment même où ils connaissent, en ayant l'honneur de connaître, parce qu'ils ont le mérite de connaître la religion. Ainsi, être connu ne désigne pas un progrès pour celui qui ignorait, mais pour ce qui est connu.

Les exemples d'Adam et d'Abraham montrent clairement que le Seigneur ignore les pécheurs et connaît les fidèles. En effet, après son péché, Adam s'entend dire : «Adam, où es-tu ?» Dieu n'ignore pas que celui qu'il avait mis au paradis s'y trouvait encore, mais, en demandant à Adam où il est, Dieu montre que son péché l'a rendu indigne d'être connu de lui.

Abraham fut longtemps ignoré, puisqu'il était déjà septuagénaire, lorsque Dieu lui adressa la parole. Après avoir prouvé sa fidélité au Seigneur par l'offrande d'Isaac, il est reçu dans l'intimité familiale de Dieu par cette marque d'estime : «Maintenant, je connais que tu crains le Seigneur ton Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils bien-aimé.» Dieu n'ignorait certainement pas la foi d'Abraham. Il la lui avait d'ailleurs comptée comme justice, quand ce dernier l'avait cru au sujet de la naissance d'Isaac, mais, ayant donné un grand témoignage de sa crainte en lui offrant son fils, [Abraham] est maintenant connu, approuvé et digne de ne pas être ignoré. Voilà comment Dieu sait et ne sait pas : en tant que pécheur, Adam n'est pas connu et, en tant que fidèle, Abraham est reconnu. Il est digne d'être connu par Dieu, qui n'ignore absolument rien.

Dieu connaît donc le chemin des justes, qui ne devront pas être jugés, et c'est ainsi que les pécheurs, qui seront jugés, sont écartés de leur assemblée. Les impies ne ressusciteront pas pour le jugement, car, sur leur chemin de perdition, ils ont déjà été jugés par Celui qui a dit : «Le Père ne juge personne, mais il a remis tout le jugement au Fils», notre Seigneur Jésus Christ, qui est béni pour les siècles des siècles. Amen.

TRAITÉ SUR LE PSAUME 2

Psaume 2, versets 1 à 12

1. D'où vient que les nations ont frémi  
et que les peuples ont médité de vains complots ?
2. Les rois de la terre se sont levés, et les chefs se sont réunis ensemble  
contre le Seigneur et contre son Christ, disant : Pause
3. Rompons leurs liens, rejetons loin de nous leur joug.
4. Celui qui habite aux cieux s'en rira,  
et le Seigneur se moquera d'eux.
5. Alors il leur parlera dans sa colère;  
et il les troublera dans sa fureur.
6. Mais moi, il m'a institué roi de Sion, sa sainte montagne,  
et j'annonce les préceptes du Seigneur.
7. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils;  
Aujourd'hui je t'ai engendré.
8. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage,  
et pour ta possession les limites de la terre.
9. Tu les gouverneras avec une verge de fer;  
tu les briseras comme un vaisseau d'argile.
10. Et maintenant, rois, comprenez;  
instruisez-vous, juges de la terre.
11. Servez le Seigneur avec crainte,  
et réjouissez-vous en lui avec tremblement.
12. Embrassez sa discipline, de peur que le Seigneur ne s'irrite,  
et que vous ne périssiez hors de la voie juste.
13. Lorsque soudain s'enflammera sa colère,  
Heureux sont ceux qui ont confiance en lui !

1. L'autorité de l'Apôtre fait hésiter bien des nôtres, qui se demandent si ce psaume se rattache au premier et s'il en est, pour ainsi dire, la suite, ou bien s'il vient après lui et s'il faut plutôt l'appeler psaume 2. En effet, dans les *Actes des apôtres*, un discours du bienheureux Paul nous apprend que ce psaume est considéré comme le premier et qu'il l'est effectivement : « Nous vous annonçons la bonne nouvelle de la promesse faite à nos pères. Dieu l'a accomplie pour nos fils, en ressuscitant notre Seigneur Jésus, comme il est écrit précisément dans le psaume 1 : *Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré.* Il a ressuscité des morts Celui qui ne devra plus mourir. » L'autorité de l'Apôtre fait donc penser qu'une erreur des copistes a donné à ce psaume la deuxième place, puisqu'il est reconnu comme étant le premier, au témoignage même du Docteur des nations. Il faut, par conséquent, chercher à savoir pour quelle raison nous devons y voir le deuxième et pourquoi l'Apôtre en parle comme s'il était le premier.

2. Dans les temps intermédiaires que constitue l'époque de la Loi avant l'incarnation du Fils seul-engendré de Dieu, le Dieu Verbe qui demeurait avant les siècles, le roi Ptolémée demanda à soixante-dix anciens de traduire de l'hébreu en grec les livres de l'Ancien Testament. Or, auparavant, Moïse avait déjà institué soixante-dix docteurs, pris dans l'ensemble de la communauté : rédacteur des paroles de l'Alliance, il avait aussi communiqué en privé certains mystères plus secrets tirés des arcanes de la Loi à soixante-dix anciens, destinés à être désormais des docteurs. C'est précisément leur enseignement qu'évoque le Seigneur, lorsqu'il dit, dans les Évangiles : « Sur la chaire de Moïse se sont assis les scribes et les pharisiens. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous diront, mais n'agissez pas comme eux. » Leur enseignement se perpétua donc. Reçu du rédacteur même de la Loi, il fut conservé par des anciens au nombre et à la charge identiques.

Ainsi ces anciens ont-ils traduit ces livres et, avec une science spirituelle des connaissances cachées conformes à la tradition de Moïse, ils ont traduit de l'hébreu des expressions ambiguës qui avaient plusieurs significations, grâce à des mots au sens précis et approprié qui respectaient la valeur des réalités, en équilibrant cette pluralité de sens des textes par la science qu'ils avaient de cet enseignement. C'est pourquoi les traducteurs qui sont venus ensuite ont, par la diversité de leurs interprétations, fait commettre aux nations païennes une lourde erreur : méconnaissant cette tradition cachée issue de Moïse, ils ont rendu les expressions peu claires de l'hébreu avec une imprécision due à leur propre jugement.

Nous ne prendrons qu'un exemple de l'ambiguïté de la langue hébraïque; cela permettra de comprendre que tous les autres sont analogues et de les voir comme ils sont. Le mot *bresith* est un mot hébreu. Il possède trois significations : «au commencement», «en tête» et «dans le fils», mais les Septante l'ont rendu par «au commencement», tandis que les autres le traduisaient différemment, entretenant la confusion à cause de cette ambiguïté dans chacune de leurs traductions.

3. Au contraire, l'autorité des soixante-dix traducteurs reste entière, d'abord parce qu'ils ont traduit avant l'incarnation du Seigneur et qu'on ne pourra les soupçonner de partialité à son égard dans une traduction si ancienne. Ensuite, ces chefs et ces docteurs de la Synagogue, rompus non seulement à la science de la Loi, mais aussi à l'enseignement plus secret de Moïse, ne purent pas être mauvais juges dans le cas d'une traduction, puisqu'ils enseignaient avec la plus grande assurance et le plus grand sérieux. Traduisant donc les psaumes parmi les autres livres, ils en fixèrent le nombre, leur donnèrent un ordre et y établirent des divisions par des pauses, alors qu'ils étaient et demeurent tous dans le désordre chez les Hébreux. Leurs traductions, inutiles aux Hébreux qui ne parlaient alors que leur propre langue, furent pourtant toutes gardées avec un soin particulier et scrupuleux. Puis, après que le Seigneur eut accompli toute la Loi par le mystère de son incarnation, de sa passion et de sa résurrection, elles furent mises en parallèle avec les livres publiés par ces mêmes traducteurs pour le roi et se révélèrent en parfaite harmonie avec eux. La qualité de leur enseignement et de leur ancienneté leur conféra une autorité indiscutable.

4. Le bienheureux apôtre Paul, Hébreu fils d'Hébreu, comme il le dit lui-même, s'est donc montré fidèle à l'état des connaissances et à la foi des Hébreux, quand il a déclaré que ce psaume était le premier. Il n'a pas repris la division opérée par les Septante, car il mettait toutes ses forces à prêcher à des chefs de la Synagogue, pour leur montrer, à partir de ce qu'enseignait la Loi, que notre Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, règne pour l'éternité, après avoir connu la naissance, la passion et la résurrection. S'il a agi ainsi, c'est pour respecter la pratique des Hébreux, à un moment où il prêchait aux Hébreux. Cela étant, nous devons nous appuyer sur l'autorité de ceux qui ont traduit la Loi, sans en rester à l'ambiguïté de la lettre, mais en recourant à la science qu'ils tiraient d'un enseignement.

5. L'autorité des apôtres permet maintenant de comprendre avec la plus grande clarté la personne (qui parle), les circonstances et les événements en cause. En effet, nous dirons avec leurs mots mêmes ce que les apôtres ont pensé de ce psaume dans le livre de leurs Actes, car il est écrit : «Ils disaient : *Seigneur, c'est toi qui as fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, et qui as dit, par la bouche de notre père David, ton saint enfant : Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples formé de vains projets ? Les rois de la terre se sont dressés et les chefs se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. En vérité, pour faire tout ce qu'ont prescrit la main et ton conseil, Hérode, Ponce Pilate et le peuple d'Israël se sont ligués dans cette cité contre ton saint fils Jésus, à qui tu as donné l'onction. Et maintenant, Seigneur, regarde leurs menaces et donne à tes serviteurs de dire ta parole en toute confiance.*»

Il n'y a donc pas d'hésitation à avoir sur la révélation donnée par le psaume dans la circonstance où il fut prophétisé, bien longtemps auparavant : réunis alors dans les personnes d'Hérode et de Pilate, des nations frémissantes et des peuples qui formaient de vains projets se sont dressés comme un seul homme avec leurs rois et leurs chefs. C'est effectivement d'un commun accord que le préteur et le tétrarque décidèrent de condamner le Seigneur à souffrir.

6. La science du prophète a particulièrement bien choisi chacun des mots pour les faire correspondre à chaque catégorie et à chaque nom : les nations ont frémi, en proie à un mouvement maladroit et désordonné, lorsqu'elles ont vu et entendu le Fils de Dieu incarné. Elles ont frémi, au point de lui dresser une couronne d'épines, de l'affubler d'un manteau royal et de se moquer de lui en le saluant et en l'honorant comme un roi, de lui frapper la tête avec un roseau, de lui donner à boire du vinaigre et du fiel, et de lui percer le côté avec une lance. Le détachement de soldats aux ordres de Pilate a commis ces actes en frémissant avec une colère sans bornes.

7. D'autre part, les peuples ont formé de vains projets : cela veut dire qu'ils étudiaient les enseignements de Dieu par un vain travail, puisque la méditation de la Loi ne leur a pas fait voir Celui qui était annoncé dans la Loi. A l'époque, en effet, le peuple de la Synagogue se composait non seulement de la génération d'Abraham selon la chair, mais aussi de nombreux peuples : le seul nom de «peuple d'Israël» désignait un ensemble de peuples nombreux et variés. C'est ce qui est écrit dans le livre des Actes : «Il y avait, habitant à Jérusalem, des Juifs craignant Dieu, issus de toutes les nations qui sont sous le ciel.» Ainsi, rassemblés en un seul peuple, alors qu'ils en formaient plusieurs, ces peuples ont formé de vains projets.

8. Les rois aussi se sont dressés : il s'agit de Pilate et d'Hérode, qui représentent les rois de la terre. Chacun d'eux a rempli les devoirs de sa charge, en observant la rigueur des lois qu'il défendait. En revanche, ceux qui agissaient contre le Seigneur en tenant de nombreuses réunions dans un esprit impie contraire à la religion, ce sont les chefs qui se liguèrent en un seul lieu : tous les chefs des prêtres se rassemblèrent effectivement à plusieurs reprises dans la maison de Caïphe. Les rois de la terre désignent donc le tétrarque Hérode et le préteur Pilate, qui se sont dressés en vertu de leur autorité terrestre. Tous les autres, qui se sont ligüés en un seul lieu, ne sont chefs ni de la terre ni des prêtres : soumis au préteur romain et au tétrarque, ils n'avaient aucun droit de régner et ils ne méritaient plus d'être appelés chefs des prêtres, pour s'être montrés impies à l'égard de Dieu et du Seigneur du sacerdoce lui-même.

9. Il n'y a pas d'hésitation à avoir : l'autorité des apôtres montre que le psaume fait d'abord parler Dieu le Père. En effet, ils ont dit : «Tu as parlé par la bouche de notre père David, ton saint enfant.» Pour faire comprendre la présence d'un changement de personne, les traducteurs ont inséré une pause, alors que les livres des Hébreux n'en contenaient pas. Il faut comprendre que la nouvelle personne, ce sont les apôtres qui disent : *Brisons leurs chaînes et rejetons leur joug loin de nous*. Ils détestent nécessairement ce qu'ils critiquent; ils brisent donc les chaînes et rejettent le joug de ceux qui ont frémé et formé de vains projets.

Rejeter un joug et briser des chaînes sont bien évidemment deux actions différentes. Toutes deux s'appliquent spécifiquement et nommément à chacun des deux groupes mentionnés plus haut : on brise les chaînes des nations et on rejette le joug des peuples. En effet, les nations sont entravées par les chaînes de leurs péchés; leur infidélité les empêche d'en être délivrées, selon ce qui a été dit : «Le pécheur est enserré dans les liens de ses péchés», tandis que les Juifs ploient sous le poids du joug de la Loi, que les apôtres rejettent loin d'eux, comme l'a dit le bienheureux Pierre : «Pourquoi tentez-vous maintenant le Seigneur, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ?» Ils rejettent donc loin d'eux le joug des peuples, car ils lui furent soumis, et brisent non leurs chaînes, mais celles des nations. Chaque membre de la phrase a respecté la logique : dans le cas des chaînes brisées, leur personne n'est nullement précisée, mais, lorsqu'ils rejettent le joug en disant : «Rejetons loin de nous», on comprend qu'ils ont expressément parlé d'eux-mêmes. Après le rejet de ce poids insupportable, ils se soumettront au joug léger et doux de la sanctification évangélique qu'ils ont été invités à prendre sur eux et ils déferont les chaînes des nations en prêchant librement, ainsi qu'ils l'ont fait au moment où ils citaient ce psaume : «Et maintenant, Seigneur, regarde leurs menaces et donne à tes serviteurs de dire ta parole en toute confiance.» En effet, l'enseignement des apôtres défait les filets de toutes les infidélités et de toutes les pratiques peccamineuses.

10. Si, plus haut, on a distingué deux personnes, puisqu'il est dit : «*Contre le Seigneur et contre son Christ*», ici aussi, on a recours à des expressions jumelles : «rire» et «tourner en dérision». En effet, tous deux subissent les mêmes attaques et reçoivent les mêmes honneurs respectueux. Si leur nature propre, authentique et véritable de Père et de Fils les rend un dans la gloire de la divinité, ils ne font qu'un aussi dans l'affront qui méprise ou l'honneur qui vénère : chacun des deux est honoré ou méprisé dans l'autre. C'est précisément ce qu'a affirmé le Seigneur, quand il a dit : «De même que le Père relève les morts et leur donne la vie, le Fils donne la vie à qui il veut. Car le Père ne juge personne, mais a donné au Fils tout le jugement, pour que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.» Pas de distinction dans les honneurs, pas de différence dans les attaques ! Tous deux méritent le même respect, et l'affront subi par l'un traduit un mépris des deux. Ainsi, le dédain pour l'un affectant les deux, ceux qui sont un en divinité tout en étant deux dans la gloire, sont un seul aussi dans le respect et deux à être honorés. Ceux qui se sont unis contre le Seigneur se sont donc unis aussi contre son Christ, et ceux dont rit l'Habitant du ciel, le Seigneur les tourne aussi en dérision.

11. Le Seigneur lui aussi n'en est pas moins toujours au ciel, puisqu'il a déclaré à son propre sujet : «Personne n'est monté au ciel, sinon Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est au ciel.» Il ne quitte donc pas le ciel, car, même descendu du ciel, pour être le Fils de l'homme et parler en tant que tel, il était au ciel, quand il tenait ces propos. Bien qu'il fût descendu comme Fils de l'homme, la puissance de sa nature lui avait évité de quitter, comme Fils de Dieu, le lieu d'où il était descendu. Lors de son incarnation, il n'avait pas abandonné ce qu'il était auparavant. En devenant Fils de l'homme, il n'avait pas cessé d'être le Fils de Dieu. Au contraire, le Fils de Dieu est si bien le Fils de l'homme que sa puissance subsistante de Fils de Dieu qui descend du ciel fait de lui le Fils de l'homme au ciel.

12. Voulant distinguer les personnes pour désigner le Père, qui demeure sur son saint trône éternel et se trouve dans son repos sans envisager de descendre, alors que son Fils devient

Fils de l'homme sur terre, le prophète dit : *L'Habitant des cieux rira d'eux, et le Seigneur les tournera en dérision*. À travers Celui qui rira, parce qu'il habite au ciel, il veut faire comprendre qu'il s'agit aussi du Seigneur qui tourne en dérision du haut du ciel.

Tourner en dérision et rire sont deux réalités identiques, produites par une action de la bouche à la suite d'un mouvement de la volonté. D'après nous, des images d'ordre matériel expliquent le sens des réalités divines. Ainsi, le texte parle de rire et de dérision, quand il est question d'éviter ceux qui se sont rassemblés contre le Seigneur et contre son Christ : Dieu, qui n'a pas de corps, ne peut certes ni ouvrir ni fermer la bouche, mais notre comportement naturel sert à nous faire connaître le jugement de la volonté divine qui se joue des impies.

Ils sont donc tournés en dérision et l'on se rit d'eux. En effet, après avoir produit de faux témoins, négocié une trahison, appelé son sang sur eux-mêmes et sur leurs enfants, crié : «Crucifie-le», dit : «Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix», scellé le tombeau, acheté le silence des soldats sur la résurrections et fait répandre le bruit que le corps avait été volé, ils ont perdu tout le bénéfice de leur impiété. Il est Dieu, Celui qu'ils ont cloué à la croix, éternel, Celui dont ils ont scellé le tombeau ! On se rit de l'impiété, quand elle s'efforce de faire ce qui est défendu, recherche ce qui n'est pas donné, laisse échapper ce qu'elle espérait avoir obtenu et reconnaît la divinité de Celui qu'elle condamne comme homme.

13. C'est pourquoi il est juste de dire ensuite : *Alors, il leur parlera avec colère et, dans son indignation, jettera le trouble parmi eux*. En effet, après la résurrection d'entre les morts du Fils de Dieu sur qui s'était abattue la mort, par le biais du corps qu'il avait pris, l'audace d'une stérile impiété ayant provoqué le rire, Dieu parle à ceux qu'il avait tournés en dérision et, dans son indignation, il jette le trouble parmi eux.

Avant de montrer le sens de ces paroles inspirées par la colère et de ce trouble provoqué par l'indignation, il nous faut avertir lecteurs et auditeurs de ne pas croire Dieu sujet aux changements des passions et aux troubles qui naissent des émotions. En effet, aucune nouveauté ne s'abat sur sa nature éternelle et parfaite : Celui qui est tel que ce qu'il est, il l'est toujours, sans jamais être différent, ne peut devenir rien d'autre que ce qu'il est toujours.

Les réalités terrestres, imparfaites, ont la propriété de changer, quand leur nature se modifie : la joie est troublée par la tristesse, la paix par la colère, la bienveillance par l'offense, l'égalité d'humeur par la jalousie et la tranquillité par le souci. Nous sommes ainsi différents de ce que nous étions, dès lors que notre inconstance et notre faiblesse laissent pénétrer dans les dispositions présentes de notre esprit un mouvement insidieux de désir qui nous fait perdre la paix. Un changement brusque nous fait alors passer de ce que nous étions à ce que nous sommes.

Au contraire, Dieu, qui est heureux et parfait, n'a pas besoin de progresser, car rien ne lui manque. Aucun changement ne le renouvelle, car il n'a pas d'origine. Il est par lui-même, sans tirer d'un autre ce qu'il est. Il est en lui-même, avec lui-même, par lui-même. Il s'appartient à lui-même, il est tout pour lui-même et ne connaît aucun changement qui le renouvellerait. Rien d'extérieur ne peut tomber sur lui, parce qu'il est lui-même tout entier le tout pour lui-même.

14. Par l'intermédiaire de notre Seigneur Jésus Christ, ce bonheur parfait et bienfaisant est à l'origine de toutes les créatures invisibles du ciel et de la création des êtres doués d'esprit et de corps, mais les êtres auxquels Il donnait l'origine ne le font nullement progresser. En effet, personne ne manque de ce qu'il accorde de son propre fonds ou ne progresse par le biais de ce dont il est l'auteur. Ce qui fait progresser vient de l'extérieur, car le remède à un manque se trouve chez autrui. Dieu, de qui tout provient, n'a donc aucun besoin des choses auxquelles il a donné d'être ce qu'elles sont. Au contraire, toute sa création tend à faire progresser ce qui viendrait à l'existence.

Comme il serait trop long de nous mettre à parler du ciel et de l'invisible, argumentons à partir de nous-mêmes, qui sommes les destinataires des paroles prophétiques de ce psaume.

15. [Dieu] a créé l'homme, sans avoir le moindre besoin de ses services, mais, dans sa bonté, il l'a fait participer à son bonheur et l'a doté de vie et d'intelligence, pour en faire un animal doué de raison ouvert à la jouissance de son éternité. Ses propres paroles le font bien comprendre : «Et maintenant, Israël, que te demande le Seigneur ton Dieu, sinon de craindre le Seigneur ton Dieu, de marcher toujours sur ses chemins, d'aimer et de servir le Seigneur ton Dieu avec tout ton coeur et toute ton âme, de respecter les exigences du Seigneur ton Dieu et ses règles de justice, que je t'enseigne dans ton intérêt ?» Dieu ne réclame de nous que la pratique de la pureté, de la religion et de la foi. Il demande que nous l'aimions, non pour tirer un fruit personnel de notre amour de lui, mais pour nous faire profiter de l'amour dont nous l'aimerons.

En effet, il s'attend à être aimé et servi par nous, dans notre propre intérêt, pour que nous soyons jugés dignes du don de son bonheur et de sa bonté, parce que nous l'aurons aimé et

servi. Comme l'éclat du soleil, la lumière du feu ou l'odeur de la sève, la jouissance de la bonté ne profite pas à Celui qui la donne, mais à celui qui en use. C'est nous qui profitons de notre existence, et non Celui qui nous a faits comme nous sommes : incapable d'être jaloux des biens éternels qu'il possède, Dieu nous prend en lui pour nous faire comprendre sa bonté bienheureuse et pour en jouir.

16. Parfait et bon, il ne nous a pas fait profiter de sa bonté et de son bonheur sans raison ni mesure. En effet, à chacun d'entre nous, il a accordé une liberté de vie et de jugement, sans le clouer par des contraintes dans un sens ou dans l'autre : aucune loi n'oblige quelqu'un à être bon ou mauvais par nature. Au contraire, son bon vouloir nous ayant créés pour nous faire jouir de son bonheur, il a décidé de nous amener à cette fin par le mérite d'une vie pure et honnête. Or, quel honneur, quelle récompense mériterait une bonté marquée par la nécessité, une sorte de force innée nous interdisant d'être méchants ? La volonté a donc reçu le pouvoir d'être bonne, de manière à obtenir une récompense; notre progrès et notre jouissance du bonheur éternel viendront de notre mérite, et non pas d'une nécessité aveugle créée par une loi.

Bien qu'il nous invite à vouloir être bons, c'est-à-dire à vivre bien et honnêtement en espérant acquérir des mérites et jouir de sa bonté, il a décidé aussi qu'il y aurait un châtement en cas de refus ou de mépris de sa bonté. Ainsi, tout en ayant laissé notre volonté libre pour nous faire mériter sa bonté, car il n'existerait pas de mérite en cas de nécessité naturelle, la terreur du châtement, qui nous est mise chaque jour devant les yeux comme un repoussoir, est une preuve de la liberté elle-même. Dès lors, la liberté a été accordée en toute justice pour que l'on puisse mériter une récompense. De plus, la bonté de Dieu a restreint le droit à la liberté par la peur de la peine établie : l'espoir d'une récompense encourage à vouloir le bien, tandis que le châtement constitué par la punition prévient de refuser le mal.

17. Ainsi, la punition appliquée à ceux qui, dans la liberté de leur volonté, ont préféré mal agir, passe pour être la colère de Dieu : la nature de Dieu, immuable et toujours en repos, ne s'échauffe pas sous l'effet d'une impulsion soudaine, mais, sous le coup d'un châtement, l'homme qui en demeure frappé a l'impression que l'auteur de cette décision est en colère contre lui. Pour qui le subit, le châtement passe pour être la colère de celui qui l'a ordonné. Ainsi Dieu est-il dit «en colère» quand la douleur du châtement donne aux punis l'impression d'une colère exprimée par le décret porté contre eux. Or, ce n'est pas un changement naturel qui a fait passer du calme à la colère, mais la décision de châtier qui apparaît comme de la colère aux coupables.

Dans l'Évangile, Jean a montré que cette décision de châtier est la colère et qu'elle en porte le nom, quand il a dit : «Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ?» Sous le coup d'une juste sentence de châtement due à leur impiété, ils cherchaient à fuir la colère à venir en affirmant leur repentir. L'Apôtre lui aussi s'est souvenu de cette colère, quand il a dit : «Si le Christ est mort pour nous, qui étions encore pécheurs, il nous libérera d'autant plus de la colère que son sang nous a désormais justifiés.» Il montrait ainsi que la colère est le châtement qui résulte d'une décision durable.

18. Ainsi, Dieu n'est soumis à aucun mouvement qui le ferait changer et ne saurait passer d'un état à un autre, puisque sa nature est marquée par la fermeté et la constance. Il demeure tel qu'il est, lui qui a dit précisément : «Je suis qui je suis et ne change pas.» Cette bonté parfaitement heureuse et éternellement puissante n'admet pas de transformation et ne change pas en allant d'un état à un autre sous l'effet d'un mouvement provoqué par une impulsion soudaine. C'est ce dont témoigne le prophète, avec des paroles inspirées par l'Esprit saint : «Dieu, juste juge, fort et magnanime, va-t-il se mettre en colère chaque jour ? Si vous ne vous convertissez pas, il a brandi son épée, tendu son arc et l'a ajusté. Il y a aussi ajusté des instruments de mort : il a fabriqué des flèches pour ceux qui vont brûler.»

Il ne change donc pas pour se mettre en colère, puisqu'il est magnanime, mais, en juge puissant, il a décidé de châtier une faute. Contre ceux qui ne se convertissent pas, il a brandi son épée et tendu son arc; il y a ajusté des instruments de mort, fabriquant des flèches pour ceux qui vont brûler. Il ne les a pas fabriqués sous l'effet d'une colère subite qui se serait enflammée tout d'un coup par désir de se venger, mais il les a faites pour ceux qui vont brûler, car leur refus du repentir les désigne pour le feu. L'épée est brandie contre ceux qui ne se convertissent pas, sans que la colère la fasse brusquement tirer contre tel ou tel : Celui qui est magnanime ne se met pas en colère chaque jour, mais, parce qu'il a prononcé un jugement, son épée est déjà prête à exécuter le châtement décidé. L'épée, l'arc et les flèches désignent, dans l'Esprit, un jugement de condamnation car ils sont préparés pour ceux qui brûleront, sans résulter d'un mouvement de colère passagère. Au contraire, dans sa bonté toujours égale, Dieu en a réglé le cours à la suite d'une décision très calculée : il nous fait voir et connaître la sévérité de cette décision, nous

avertit déjà prophétiquement de son caractère terrifiant, tout en la retardant longuement, bien quelle soit prise, pour permettre le repentir du péché.

19. C'est pourquoi, après avoir dit que les nations ont frémi, que les rois se sont dressés, que les peuples qui forment de vains projets se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ, et qu'ils se sont attiré le rire et la dérision, [le prophète] a ajouté : «Alors, il leur parlera avec colère et, dans son indignation, il jettera le trouble parmi eux.»

Pour voir comment procède toujours le Seigneur, quand il parle avec colère, nous prendrons un exemple particulièrement fort et important dans l'enseignement des prophètes. Isaïe dit : «Écoutez la parole du Seigneur, chefs de Sodome, sois attentif à la parole de Dieu, peuple de Gomorrhe ! *Que m'importe l'abondance de vos victimes ?* dit le Seigneur, *j'en ai assez ! Je ne veux ni des holocaustes de béliers, ni de la graisse des agneaux, ni du sang des taureaux et des boucs. Si vous venez vous présenter devant moi – qui donc vous a demandé d'apporter tout cela ? –, vous ne continuerez pas à marcher dans ma cour. Il est inutile de m'apporter de la fleur de farine. Votre encens m'est odieux. Je ne supporte ni les néoméniés, ni les sabbats, ni le Grand Jour. Mon âme déteste vos jeûnes, vos jours de repos, vos néoméniés et vos fêtes. Vous êtes devenus pour moi un fardeau, je ne supporte plus vos péchés. Quand vous étendrez les mains, je détournerai les yeux et, si vous multipliez les prières, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang.»*

Ces paroles sont très dures et pleines de colère : la noble famille d'Abraham reçoit le nom de «chefs de Sodome»; Israël, choisi pour être le peuple élu, est appelé «peuple de Gomorrhe»; les victimes sont refusées, les solennités rejetées, les jeûnes ne provoquent que du dégoût; les yeux doivent être détournés de ceux qui sont là, les oreilles fermées à la voix de ceux qui prient, parce que leurs mains sont pleines de sang : quoi de plus grave que ces paroles menaçantes, de plus sévère que ces invectives ?

Voyons comment Dieu parle avec colère.

20. Après avoir dit : «Vos mains sont pleines de sang», [le prophète poursuit] : «*Lavez-vous, soyez purs, ôtez le mal de vos âmes, de mes yeux. Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, libérez celui qui subit l'injustice, faites droit à l'orphelin, justifiez la veuve et venez, discutons', dit le Seigneur. Si vos péchés sont comme la pourpre, je les rendrai blancs comme neige; s'ils sont comme l'écarlate, je les rendrai comme la laine blanche. Si vous le voulez et si vous m'écoutez, vous mangerez ce qui est bon sur la terre. Si vous ne le voulez pas et si vous ne m'écoutez pas, une épée vous dévorera. Voilà ce qu'a dit la bouche du Seigneur.*»

La bonté suit la terreur. Ceux qui devraient payer pour leur crime possèdent encore la possibilité de se repentir et de faire un aveu qui les rendra heureux. En effet, Dieu ne détruit pas tout de suite avec colère, mais il parle et, sans révéler encore le châtement, il se contente de troubler fortement par son indignation. Ceux qui étaient comme l'écarlate et la pourpre, souillés par le sang qui dégouline de leurs mains, seront blancs comme neige et revêtus du vêtement blanc d'une riche toison. Voilà ce que l'on peut tirer de l'autorité de l'Ancien Testament. Voyons également si, dans le Nouveau Testament, on peut comprendre que la colère de Dieu est capable de sauver.

21. Jean Baptiste exhorte au salut ceux à qui il reproche d'être une «race de vipères», à cause de l'impiété maligne de leur père qui se manifeste en eux : «Produisez un fruit qui exprime votre repentir.» Le Seigneur dit lui aussi : «Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes chargés, et moi, je referai vos forces.» Tandis que frémissent contre lui, non seulement pendant, mais aussi après la Passion, non pas ceux qui se sont ligués, mais ceux qui cherchent à persécuter l'Église, à faire fuir les apôtres et à massacrer les martyrs, Dieu parle ainsi dans sa colère : «Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ?» Et lui de dire : «Qui es-tu, Seigneur ?» Le Seigneur répondit : «Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes.» Et lui, tremblant et épouvanté de ce qui lui était arrivé, dit : «Seigneur, que veux-tu que je fasse ?» Oui, il parle avec colère et trouble dans son indignation, par une défense qui frappe de peur et de terreur ceux qu'il a décidé de punir pour leur impiété.

22. Le prophète n'a pas omis non plus l'enseignement capital et fondamental que fournissent les expressions «parler avec colère» et «troubler avec indignation». En effet, après avoir dit «alors, il leur parlera avec colère et, dans sa fureur, il jettera le trouble parmi eux», il a ajouté, pour montrer la signification de cette colère et la nature du trouble qui en résultait : *Il m'a établi comme roi sur Sion, sa sainte montagne, pour signifier ses exigences. Le Seigneur m'a dit : «Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré. Demande-moi : je te donnerai les nations en héritage, et tu posséderas les limites de la terre. Tu les dirigeras avec un sceptre de fer et tu les briseras comme un vase de potier.»* Parlant avec colère et troublant avec indignation, il tempère sa

façon de s'irriter et de parler. En effet, il ne dissimule pas sa colère, quand il montre son pouvoir, et il ne se départit pas de sa bonté, quand il répand la terreur, de manière à nous rappeler à la piété, par la peur qu'il provoque en manifestant son pouvoir.

Ceux qui frémissent et forment de vains projets sont donc troublés en découvrant qu'il est roi, en entendant qu'il est le Fils de Dieu, en apprenant qu'il possède les confins de la terre et l'héritage des nations, en reconnaissant qu'il a le droit de les diriger avec un sceptre de fer, et en comprenant que les peuples doivent être brisés de la même manière et aussi facilement qu'un vase de potier. Il parle avec colère et trouble en s'indignant, non en punissant une impiété déclarée, mais en troublant celui qui ne se repentait pas pour le conduire à l'aveu de son repentir grâce à l'effroi bien connu qu'inspire son pouvoir.

23. L'Esprit de prophétie fait mémoire du passé comme s'il était à venir. Grâce à sa claire vision de l'avenir, Dieu a coutume de parler du futur comme s'il était passé. Ainsi, on peut aisément comprendre que tout cela a été dit de la personne du Fils seul-engendré de Dieu, notre Seigneur Jésus Christ. Ce serait même manquer gravement de foi que de se laisser saisir sur ce point par l'inquiétude d'une pensée qui doute. Au contraire, l'enseignement des Évangiles et de l'Apôtre doit permettre de montrer que le prophète a déjà annoncé les paroles et les actes à venir, d'autant que les ignorants et les simples commettent une grossière erreur en entendant ces paroles : «Aujourd'hui, je t'ai engendré.»

En effet, comme le Fils unique de Dieu demeure avant le temps, on ne peut comprendre sans incohérence ou malsonance qu'il ait été engendré un jour donné, puisque tout jour se situe dans le temps. D'après la connaissance que nous a livrée Moïse, les temps se mesurent par leur mouvement et leur cours propre depuis l'origine et la création du monde : ils se divisent en moments, heures, mois et année en se succédant à eux-mêmes. Le temps a été institué à partir du temps : tous les temps se remplacent les uns les autres en se donnant leur origine et leur limite. Le jour est dans le temps, parce qu'il fait cesser le temps tout entier quand il commence, et il le fait commencer quand il cesse.

En tant que Verbe de Dieu, le Fils seul-engendré de Dieu est le Dieu Verbe. Il n'existe pas avec le temps, mais avant le temps. Il n'existe pas en un temps donné, mais avant tous les temps. En effet, il existait quand les temps ont été faits, puisque c'est lui qui les a faits. Il existait donc depuis toujours, car il ne s'inscrit pas dans le temps et ne vient pas se surajouter. Au contraire, Celui qui est à l'origine de tout être et de tout ce dont on peut affirmer l'existence, subsiste lui-même, parce qu'il tire sa naissance de son éternité infinie, étant donné qu'il est engendré de toute éternité. Dans ces conditions, pour pouvoir saisir le sens de cette parole prophétique – Aujourd'hui, je t'ai engendré –, il nous faut recourir à l'autorité des évangiles et de l'Apôtre, pour comprendre le prophète à partir de l'Apôtre ou l'Apôtre à partir du prophète. Il faut respecter l'ordre des paroles de l'Évangile, qui est aussi celui du psaume.

24. En effet, on lit d'abord : «Il m'a établi comme roi sur Sion, sa sainte montagne.» Je ne sais qui peut, tranquillement douter de la royauté du Christ, puisque le larron lui-même la reconnaît au milieu des souffrances de la croix : «Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu seras venu dans ton royaume.» Pourtant, il ne suffit pas qu'un larron le reconnaisse comme roi.

Les mages qui vont l'adorer en sont aussi les témoins, quand ils demandent : «Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?»

Pilate en est également le témoin, puisqu'il demande : «Es-tu le roi des Juifs ?»

Le Seigneur lui-même l'affirme, puisqu'il répond : «Tu le dis toi-même.» Interrogé, il ne le nie pas et ne s'en glorifie pas, car il est sur le point d'être humilié jusqu'à la mort. Puisque l'affirmation n'a lieu qu'en réponse, il ne s'est pas mis en avant pour faire cette déclaration et n'a pas refusé la connaissance véritable à celui qui la lui demandait.

25. Il ne suffit pourtant pas d'avoir l'homme répondu qu'il est roi. Apprenons aussi qui est ce roi. Le Grand Prêtre l'interroge sous la foi du serment : «Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu.» Jésus lui dit : «Tu l'as dit toi-même.» Une nouvelle fois, la question ne reçoit pas de réponse négative. Orgueil et vaine gloire d'une affirmation directe de soi sont évités, sans qu'il y ait pour autant refus de dire la vérité demandée. Pudeur de l'humilité et reconnaissance de la vérité s'équilibrent : répondre est un devoir, et questionner est source de connaissance.

Cela étant, il faut s'interroger sur le progrès représenté par le fait de répondre qu'il est le Christ, le Fils de Dieu. N'est-ce pas dans ce qui suit «tu l'as dit toi-même ?» «En vérité, je vous le dis, vous verrez bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel.» Ce Fils de l'homme n'est autre que le Fils de Dieu : la noblesse de sa nature n'est nullement atteinte par le fait qu'il devient Fils de l'homme. En effet, être Fils de l'homme ne l'empêche pas d'être Fils de Dieu : il n'a pas dû sortir de sa divinité pour entrer dans notre humble

condition, et le partage de notre faiblesse n'a pas constitué un affront à sa puissance; au contraire, c'est notre faiblesse qui a été honorée par sa puissance. En effet, c'est comme Fils de l'homme qu'il siège à la droite de Dieu et qu'il faudra le contempler quand il viendra avec les nuées du ciel. Ainsi s'accomplit la prophétie qui a dit : «Le Seigneur dit à mon Seigneur : *Siège à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds.*»

26. Ce roi est donc établi sur Sion, la Le roi est sainte montagne de Dieu, pour signifier les au ciel exigences du Seigneur. Il n'est pas sur la montagne de la ville entièrement ravagée, la Jérusalem qui a fait verser des pleurs, homicide et parricide qu'elle est, mais sur celle de la Jérusalem des cieux, notre mère, la cité du Grand Roi, dont les habitants sont aujourd'hui, d'après moi, ceux qui sont ressuscités lors de la Passion du Seigneur. Ce roi établi signifie les exigences de Dieu, en rappelant qu'il viendra avec les nuées du ciel, lui contre qui ils ont frémé et se sont ligués : troublés par la connaissance de la venue divine, ils se repentiront de l'affront fait à son humble condition corporelle, qu'ils ont tournée en dérision.

27. Or, l'enseignement de l'Évangile respecte l'ordre de la prophétie. Cet ordre contient, en effet, le sens de ces deux paroles : «Il m'a établi comme roi sur Sion, sa sainte montagne, pour signifier ses exigences» – «le Seigneur m'a dit : *Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré.*» En effet, quand Il a dit : «Vous verrez bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance», Il a désigné la circonstance au cours de laquelle le Fils de l'homme, qui est à la fois Christ et Fils de Dieu, serait digne de siéger avec Dieu. Ainsi, Celui qui était auparavant le Fils de Dieu est alors aussi le Fils de l'homme, et ce qu'il est alors comme Fils de l'homme est engendré, par la force de sa résurrection, comme Fils de Dieu avec sa perfection, c'est-à-dire qu'il retrouve la gloire de son éternité et en fait bénéficier son corps. C'est cette gloire qu'il redemandait à son Père, quand il vivait dans sa condition corporelle.

Bien que de condition divine, il avait pris la condition d'esclave. Il réclame, pour la condition d'esclave qu'il a prise, la gloire de Dieu dans laquelle il demeurerait, en disant : «Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'ai eue auprès de toi, avant que le monde ne soit.» Il ne demande rien de nouveau, il ne désire rien qui lui soit étranger, mais il réclame d'être tel qu'il avait été. Il supplie d'être ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire d'être engendré à ce qui fut sien. Il n'était pas alors tout entier ce qu'il priait de devenir; il réclamait de devenir simplement tout entier ce qu'il avait été. Or, devenant ce qu'il fut et appelé à être ce qu'il n'était pas, ce qu'il n'était pas tout entier naissait à ce qu'il avait été, par une sorte de commencement, de nouvelle naissance. Le jour de sa résurrection, il reçoit donc la gloire, qui le fait naître à ce qu'il était avant le temps. En naissant à ce qu'il fut avant le temps, il naît pour être dans le temps ce qu'il n'était pas. Ainsi, on doit voir bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance e, car la nature de la chair, glorifiée après la résurrection, était élevée jusqu'au niveau de la gloire qu'elle avait eue auparavant. Le Fils de l'homme allait siéger avec le Père et, la corruption de la chair ayant été absorbée pour laisser place à l'immortalité, il naîtrait comme Fils de Dieu désormais vivant et destiné à ne plus jamais mourir.

28. Le bienheureux apôtre a soigneusement distingué son nouvel engendrement, sa naissance dans le temps, d'avec celui qui a lieu avant le temps, et il a marqué leur différence. En effet, après avoir dit, à propos de la bienheureuse naissance dont on ne peut nullement préciser la date : «Il est le premier-né de toute la création, car en lui tout a été créé, aux cieux et sur la terre, les êtres visibles et les êtres invisibles», il rappelle aussi qu'il est, par sa résurrection, le premier-né d'entre les morts, en disant ensuite : «Premier-né d'entre les morts, pour devenir Celui qui a en tout la primauté.» En effet, il naît à ce qu'il n'était pas, tout en devenant ce qu'il avait été : il est le premier-né d'entre les morts, lui qui était le premier-né de la création, le premier-né d'entre les morts, pour demeurer le premier-né de la création. Le premier-né d'entre les morts n'est autre que le premier-né de la création.

29. Actuellement, il n'est pas différent de ce qu'il fut auparavant, bien que passé d'un état à un autre : ce qui a changé d'état est rené sous une autre forme, pour retrouver toutefois son état antérieur. En effet, si l'homme né de la Vierge était précisément le Fils de Dieu, le Fils de l'homme était précisément le Fils de Dieu, rené par le baptême et Fils de Dieu, par une naissance qui le faisait passer à un état identique et différent. Dès qu'il fut remonté de l'eau, l'Écriture dit : «Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré.» Par l'engendrement de l'homme renaissant, il renaissait alors aussi pour Dieu en Fils parfait, en étant dans le baptême Fils de l'homme autant que Fils de Dieu.

30. Le texte du psaume qui nous occupe à présent – tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré – ne se rapporte ni à l'enfantement de la Vierge, ni à l'engendrement dû à l'immersion [du baptême], mais au premier-né d'entre les morts, comme le montre l'autorité de l'Apôtre. En effet, il est dit dans les Actes des apôtres : «Nous vous annonçons la bonne nouvelle de la

promesse faite à nos pères. Dieu l'a accomplie pour nos fils, en ressuscitant notre Seigneur Jésus, comme il est écrit précisément dans le Psaume 1 : *Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré.* Il a ressuscité des morts Celui qui ne devra plus mourir.» Pour l'Apôtre, cette parole de Dieu le Père a donc été prononcée le jour de la résurrection. Voyons également si les évangélistes donnent le même enseignement. Le Seigneur ressuscité s'est adressé aux apôtres en ces termes : «Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez maintenant, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du saint Esprit.» Par sa résurrection, il s'est vu accorder tout droit au ciel et sur la terre. En disant «m'a été donné», il a montré qu'il avait demandé ce qu'il a reçu.

31. On lit ensuite : «Demande-moi : je te donnerai les nations en héritage, et tu posséderas les limites de la terre.» Il a donc reçu ce qu'il a demandé, l'héritage que constituent les nations. Il l'a effectivement demandé, quand il a dit : «Père, l'heure est venue, honore ton Fils, pour que ton Fils t'honore, de même que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, pour qu'à tout ce que tu lui as donné, il donne la vie éternelle», ainsi que : «Je ne te prie pas seulement pour eux, mais aussi pour ceux qui vont croire en moi par leur parole.»

Son héritage, c'est donc de donner la vie éternelle à toute chair, de faire en sorte que toutes les nations, baptisées et enseignées, reçoivent une vie nouvelle. Elles ne seront plus livrées au bon vouloir des anges, ni réparties selon leur nombre, comme dans le divin cantique de Moïse, mais prises pour être dans la famille du Seigneur, comptées parmi les familiers de Dieu, en échappant au droit injuste, pécheur et pervers des dominants, pour passer dans le royaume éternel de Dieu. La portion du Seigneur, ce n'est plus seulement Israël, sa part d'héritage, ce n'est plus Jacob. L'unique peuple du Dieu unique, c'est désormais l'ensemble des nations, autrefois réparties selon le nombre des anges. L'héritage éternel de l'éternel Héritier, premier-né d'entre les morts, ce sont tous les ressuscités des morts.

32. Les mots qui suivent – *tu posséderas les limites de la terre* – ne doivent pas faire penser que le texte exprime ici la même idée, comme si son unique possession devait être celle des nations qui habitent la terre. En effet, on ne dit pas qu'il possédera jusqu'aux limites de la terre, mais les limites de la terre. Ce qui limite est différent de ce qui est limité. Être fini et finir sont deux réalités distinctes, et ce n'est pas la même chose que d'être mesuré et de mesurer : dans un cas, on reçoit une mesure de l'intérieur; dans l'autre, on mesure, pour ainsi dire, de l'extérieur en étendue et en visée.

En effet, même profondément immergée, largement étendue et hautement élevée, la terre reste enserrée de tous côtés par la présence d'un élément distinct qui l'encercle et la soutient : les profondeurs de l'immense abîme des espaces infernaux la sous-tendent le souffle d'un air qui l'encercle d'en haut la recouvre et l'entoure. Le prophète affirme quelle est suspendue à l'abîme qui la soutient, en disant : «Il l'a fondée sur les mers et établie sur les fleuves», ainsi que : «Il a affermi la terre sur les eaux.» L'Écriture appelle généralement «abîme» cet espace immense et infini, puisqu'il est dit, au moment où Jonas prie à l'intérieur du monstre : «Un profond abîme m'a encerclé.» Cette immensité infinie, désignée précisément par le mot «abîme», est circonscrite par la puissance spirituelle de la substance divine, comme le dit l'Apôtre : «Tout est par lui et pour lui, à lui la gloire pour les siècles des siècles !»

L'Apocalypse du bienheureux Jean nous enseigne aussi que bon nombre d'habitants vivent dans cette région inférieure et ce vaste abîme, puisqu'il [est dit qu'il] ne s'en est trouvé aucun, au ciel, sur terre ou sous terre, qui fût digne d'ouvrir le livre scellé. [Jean] n'entend certainement pas désigner ainsi les morts, ensevelis dans la terre. Pour faire voir ce qu'est ce troisième séjour, il évoque non pas ceux qui sont à l'intérieur de la terre, mais ceux qui sont sous la terre. Ce ne sont pas les morts, mais les vivants, qui n'ont trouvé parmi eux personne qui fût apte à rompre les sceaux du livre. Donc, quand la possession des confins de la terre est donnée au Seigneur, ce n'est pas tant la terre qui est donnée que ce qui la borne. Il a reçu les limites de la terre, qui délimitent la terre elle-même.

33. Le bienheureux apôtre Paul a exposé tout ce mystère; par sa bouche, le Christ a parlé de lui-même : «Bien que de condition divine, il n'a pas considéré comme une proie le fait d'être l'égal de Dieu, mais il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave; établi à la ressemblance de l'homme, avec un comportement d'homme, il s'est humilié en obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame que le Seigneur Jésus Christ est dans la gloire du Père.» Il a donc pris la condition d'esclave tout en demeurant de condition divine : il est l'homme né de Dieu. Après sa mort sur la croix, il est exalté pour obtenir le nom qui est au-dessus de tout nom. Il

avance effectivement en Dieu, car aucun nom ne surpasse celui de Dieu, et, à sa demande, il lui est donné d'être ce qu'il avait été auparavant.

En effet, demeurant dans la condition de Dieu, il avait pris la condition d'esclave. Il a reçu ensuite la possession des confins de la terre : au nom de Jésus, tout genou fléchit, au ciel, sur terre et aux enfers, et toute langue proclame que le Seigneur Jésus Christ est dans la gloire du Père. Il reçoit non seulement la terre, mais aussi les hauteurs, les enfers et ce qui entoure la terre. Dans la gloire de Dieu le Père, il naît aujourd'hui engendré : au prix de sa mort, l'assomption de la condition d'esclave lui vaut l'honneur d'obtenir la condition de Dieu qui demeurait auparavant. Il se produit dans le temps une nouvelle naissance, qui n'est pourtant pas inconcevable, puisqu'il naît comme premier-né d'entre les morts pour reprendre la gloire de Dieu le Père, lui qui avait abandonné la condition divine pour prendre celle d'esclave.

34. Vient ensuite : «Tu les dirigeras avec un sceptre de fer et tu les briseras comme un vase de potier.» Bien des gens, qui pensent mal ou qui ignorent la valeur et le sens propre des paroles divines, croient que ces mots vont à l'encontre de la bonté de Dieu, puisqu'il dirigerait par la terreur d'un sceptre de fer et qu'il briserait comme un vase de potier les nations que le Fils de Dieu a demandé à avoir en sa possession et qu'il a reçues en héritage. Aucun homme de bien n'ira donner et recevoir ce qui est appelé à disparaître, et Celui qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais leur repentir, n'agirait pas de manière conforme à ce qu'il déclare être sa nature, s'il brisait avec un sceptre de fer ceux qu'il a demandé à recevoir en héritage.

35. Pour ne donner aucune prise à cette présomption téméraire et impie, il faut commencer par connaître le sens propre des mots traduits dans la langue de Rome. En effet, quand nous disons : «Tu les dirigeras avec un sceptre de fer», «tu dirigeras» a beau n'impliquer rien de tyrannique ou d'injuste, mais décrire une conduite raisonnable inspirée par des décisions équitables et mesurées, les Grecs évoquent, à proprement parler, la grande tendresse de Celui qui nous dirige aujourd'hui encore. En effet, notre «tu les dirigeras» se dit chez eux : «Pimaneis autous», c'est-à-dire «tu dirigeras en berger», car tu auras soin de les diriger avec une âme de berger. C'est lui, en effet, le bon Berger, et nous sommes les brebis pour lesquelles il a donné sa vie.

Pour nous empêcher de penser que le sceptre désigne un droit tyrannique, le Nouveau et l'Ancien Testament nous feront savoir ce que représente à proprement parler le mot de sceptre.

36. Écrivant aux Corinthiens, qu'il cherchait à détourner de nombreux péchés pour les appeler au repentir par une exhortation sage et utile, le bienheureux Paul dit : «Que voulez-vous ? Que je vienne à vous avec un sceptre, ou avec amour et esprit de douceur ?» Paul jouissait-il du droit prétorien pour menacer du sceptre et se présenter à l'Église du Christ en tant que licteur ? C'est totalement impensable ! En revanche, le nom de sceptre qualifie toute parole de Dieu, qui nous ramène de l'erreur à la vérité et nous guide sur le chemin d'une vie sainte et pure par la menace et la terreur du jugement. Ainsi, nous restons à l'intérieur d'une discipline fondée sur la peur de Dieu, grâce aux avertissements d'un guide sage et prévoyant. À ceux qu'il avertissait, le bienheureux Apôtre a donc fait choisir les conditions de sa venue : préféraient-ils le voir venir enseignant avec sévérité et faisant des reproches, ou avec un esprit de pacification ? Suivant leur degré de retenue, il devait nécessairement se montrer plus apaisant avec les obéissants et plus sévère avec les insolents.

Voilà ce qu'on tire de l'autorité du Nouveau Testament.

37. L'Ancien Testament nous apprend que le mot sceptre désigne l'enseignement du Verbe, puisqu'il est dit : «Le sceptre de ton règne est un sceptre de droiture.» De fait, la droiture du sceptre nous dirige précisément sur un chemin juste et utile, grâce à un enseignement, et le sceptre du règne est nécessairement l'enseignement du règne. Nous avons d'ailleurs appris que notre Seigneur lui-même a reçu le nom de sceptre, parce que la prédication de son enseignement fut utile et mesurée. Isaïe dit en effet : «Un sceptre sortira de la racine de Jessé.» Pour que le mot sceptre n'amène personne à oser penser qu'il a une sévérité de tyran, le texte prophétique a immédiatement ajouté : «Une fleur montera de la racine et l'Esprit de Dieu reposera sur elle.» Ainsi, la douceur de la fleur atténue la rigidité du sceptre, tandis que la terreur provoquée par l'enseignement pousse chacun d'entre nous à se laisser guider vers le bonheur parfait. Il dirigera donc les nations qui lui auront été données avec ce sceptre, qui n'est ni soumis à la corruption, ni destiné à tomber, ni fragile, mais de fer, c'est-à-dire très puissant et très ferme, en raison de la solidité de sa nature.

38. Dirigeant avec ce sceptre de fer, il brisera ou broiera. C'est plutôt ce dernier sens que suppose la traduction grecque des Septante. En effet, il est écrit : «Tu les broieras comme un vase de potier.» Qu'il les broie ou qu'il les brise, il ne faut pas penser qu'il réclame son héritage pour le détruire et l'anéantir, en le brisant ou en le broyant, puisque le meilleur des sacrifices est

pour lui un coeur broyé. En broyant ou en brisant, il met donc en pièces les plaisirs du corps qui nous habitent et l'aiguillon des vices de ce monde. Cela nous rendra dignes de la grâce du Seigneur, ainsi que le dit le prophète : «Dieu ne méprisera pas un coeur broyé et humilié.»

En quoi la comparaison avec un vase de potier qui se brise aide-t-elle à la compréhension ? S'il est dit qu'il brisera comme un vase de potier ceux qu'il a réclamés comme héritage, en les dirigeant avec un sceptre de fer, c'est simplement pour montrer, par l'exemple d'une comparaison, que le mal provoqué par ce genre de brisure sert à restaurer le même vase.

39. Par l'intermédiaire du prophète Jérémie, Dieu nous a appris qu'il nous brise comme un vase de potier, en disant : *«Debout ! Descends à la maison du potier; tu y entendras mes paroles. Je descendis à la maison du potier, et voici qu'il faisait son travail au-dessus des pierres. Un vase tomba, pendant qu'il le faisait dans ses mains. Il en fit alors lui-même un autre, comme il plut à ses yeux de le faire. Et il y eut une parole du Seigneur qui me disait : Ne puis-je pas agir à votre égard comme ce potier, maison d'Israël ? Vous voici comme l'argile du potier dans mes mains. Je finirai par parler sur la nation ou sur le royaume, pour les frapper et les perdre. Si cette nation se détourne de son mal, je me repentirai du mal que je pensais leur faire. Je finirai par parler sur la nation et le royaume, pour réédifier et planter. Ils feront le mal devant moi, en n'écoutant pas ma voix, et je me repentirai du bien que j'ai parlé de leur faire.»*

Ainsi, Dieu brisera et broiera les nations qu'il a demandées et obtenues en héritage pour les refaire. Chez toutes, en effet, il brisera tous les désirs insatiables, les plaisirs interdits, les colères bouillonnantes, les vaines superstitions, les enflammants de l'orgueil et les idées impies. Il nous refait pour nous amener à jouir raisonnablement de la vie, par le mépris de l'argent, la retenue face à la luxure, le contrôle de la colère, la science du vrai, l'unité dans la vie et les devoirs de la religion, en nous dirigeant par son enseignement et par la terreur du jugement, et en nous faisant revivre à ces vertus après avoir pratiqué ces vices. En effet, il n'est pas dit : «Tu briseras le potier comme un vase», pour éviter de faire croire qu'une fois la poterie cassée, le vase ne peut être refait, mais il est question d'un vase de potier, qui devient vase par l'effort même de l'artisan. Dès lors, pour reprendre l'exemple que je viens de citer, la volonté de l'artisan peut facilement réparer ce vase brisé.

40. Le vase, fait d'une matière sans raison, correspond aussi à un autre sens qui met en jeu la volonté humaine : les hommes tombent à cause de leurs vices, mais, s'ils s'en repentent, c'est-à-dire s'ils cessent de les pratiquer, Dieu se «repent» aussi de ce qu'il a établi pour les punir de cette chute. Ce mouvement de l'âme ne se produit pas en Dieu comme dans la nature humaine, car, chez l'homme, le repentir des actes passés donne la mesure des actes à faire; Dieu aussi se souvient de son repentir à l'égard de la punition, car la punition prend fin pour ceux qui ont cessé d'être des impies. Donc, si le potier n'a pas de mal à refaire un vase perdu avec la même forme ou une autre à son gré, il est facile à Dieu de faire passer de l'impiété à la piété ceux qui veulent se relever après être tombés dans le vice, grâce à la formation donnée par son enseignement.

41. Or, il ne faut pas l'ignorer, cette comparaison avec le vase du potier qui se brise évoque le moment où la volonté de l'Artisan restaurera nos corps, détruits et brisés par la chute qu'est la mort. Les paroles du prophète semblent désigner les deux choses avec la même expression. En effet, quand il montre l'utilité de regretter le mal déjà commis, il enseigne la nécessité d'une sorte de restauration de notre vie dans la chair pour passer des péchés à une puissance nouvelle, car la colère de Dieu à leur égard cessera quand ils cesseront de vouloir le mal. Bien qu'ayant étayé cette affirmation par la comparaison avec le potier, quand il dit, à propos du même potier : «Il fit lui-même un autre vase, comme il plut à ses yeux de le faire», il désigne précisément, on le comprend, la résurrection des corps, qui doit arriver selon la volonté de Dieu. En effet, dans la mesure où cela Lui plaît et est digne à ses yeux, Il réparera ce qui est brisé, sans prendre une autre matière, mais bien la matière ancienne, celle de l'origine, pour lui rendre le bel aspect qu'Il aime. Ainsi, la résurrection des corps corruptibles qui obtiendront une gloire incorruptible ne détruira pas la nature par une mort, mais changera leur état qualitatif.

Il ne s'agit pas d'un autre corps, bien qu'il ressuscite pour connaître un autre état, puisque l'Apôtre dit : «Semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruption; semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire; semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la puissance; semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel.» Il se produit donc un changement, mais sans destruction. Ce qui ressuscite en changeant d'état n'a pas perdu son origine, mais a gagné en honneur. Réjouissons-nous donc aujourd'hui et demain d'être brisés comme un vase de potier : soyons aujourd'hui morts avec le Christ comme un vase de potier et ensevelis avec lui par le baptême pour marcher dans une vie nouvelle et renaître dans l'homme nouveau qu'est le Christ

après avoir quitté le vieil homme; soyons façonnés à nouveau demain par le passage de la nouvelle naissance à la beauté, bienheureuse et agréable à Dieu, de notre seconde réparation !

42. Bien au fait de cette bonne perspective, le prophète lance ensuite ces appels : *Et maintenant, rois, comprenez ! Instruisez-vous, juges de la terre ! Servez le Seigneur avec crainte, et exultez en tremblant ! Saisissez son enseignement, pour que le Seigneur n'aille pas se mettre en colère et que vous ne périissiez hors du droit chemin, car sa colère ne mettra pas longtemps à s'enflammer. Heureux tous ceux qui lui font confiance !* Cette suite de l'enseignement est de la plus haute utilité, pour nous faire connaître le bonheur auquel il nous appelle, car il est difficile de tendre son esprit et son espérance vers ce que l'on ignore. Voulant donc nous encourager à comprendre ses propos précédents, le prophète a commencé par rappeler l'honneur que nous vaudra cette compréhension même, en disant : «Et maintenant, rois, comprenez !», montrant ainsi que ceux qui vont comprendre sont des rois.

Cherchons à connaître les rois à qui il conseille de comprendre cette exhortation du prophète, pour que personne ne les confonde avec ceux dont la royauté s'exerce aujourd'hui sur des êtres humains, des activités guerrières et des nations apeurées. Ces rois-là ne sont ni éternels ni bienheureux auprès de Dieu, puisqu'ils désobéissent aux commandements de Dieu et qu'ils ont reçu leur royauté du diable, selon les paroles qu'il a lui-même prononcées au cours de la tentation du Seigneur : «Le diable le conduisit sur une très haute montagne et lui montra tous les royaumes de la terre en un instant. Le diable lui dit : *Je te donnerai ce pouvoir et leur gloire, car ils m'ont été remis.*»

Les Evangiles nous montrent d'autres rois, en qui le règne de Dieu s'est fait proche et qui ont vaincu le péché qui régnait sur eux. Ils sont rois de leur propre corps, parce qu'ils soumettent à leur domination tous les attraites des vices : tel est le règne de Dieu en nous. Ainsi encore, le Christ règne en nous, quand par lui nous régnons nous-mêmes en exerçant sur nous un droit souverain, selon ces mots : «Le royaume de Dieu ne vient pas de manière telle qu'on puisse l'observer, et on ne dira pas : *Il est ici, il est là.* Le royaume de Dieu est au-dedans de vous.»

Le bienheureux Apôtre se souvient de ce royaume, quand il écrit aux Corinthiens : «Maintenant, vous réglez sans nous; puissiez-vous régner de manière à nous faire régner avec vous !» Ainsi, le règne de Dieu, c'est la défaite du péché, la destruction de la mort, la fin du règne de l'Ennemi : «La mort a régné d'Adam jusqu'à Moïse.» L'Apôtre dit aussi : «Que le péché ne règne plus en vous !» Le règne de Dieu ayant fait disparaître celui du péché, nous sommes rois et le règne adverse est renversé. Dieu régnera en nous, quand la déchéance due à notre faiblesse corporelle aura disparu, grâce à la victoire sur tous les aiguillons de nos vices.

43. Ainsi, le prophète exhorte ces rois à comprendre : qu'ils sachent que les rois ont frôlé contre le Seigneur et son Christ, et que les peuples ont eu de vains projets ! Qu'ils comprennent aussi quel est Celui qui rit du haut des cieux, qui parle avec colère, le roi établi sur Sion sa sainte montagne, qui signifie les exigences de Dieu son Père ! Qu'ils connaissent Celui qui a été engendré, le Fils ! Qu'ils comprennent aussi le temps où le Créateur des temps a été engendré dans le temps où il a demandé l'héritage des nations et la possession des confins de la terre ! Qu'ils n'ignorent pas non plus la nature de ce sceptre de fer, qui permet à Celui qui les gouverne de les briser comme un vase de potier ! En comprenant cela, ils reconnaîtront tout le mystère de la volonté divine. Comme l'obéissance aux exigences de Dieu le Père fera d'eux ses héritiers, ainsi que les cohéritiers de notre Seigneur Jésus Christ, ils obtiennent nécessairement d'être rois, parce qu'ils sont les cohéritiers du roi éternel.

44. Après le témoignage des Évangiles et de l'Apôtre sur les rois, nous devons savoir quels sont les juges de la terre qui, comme les rois, doivent s'instruire. C'est d'autant plus nécessaire que [le prophète] les nomme rois en utilisant ce seul mot, sans préciser aucun nom de royaume, pour enseigner qu'ils sont leurs propres rois, en eux-mêmes, alors qu'il parle de juges «de la terre». La simple pratique de nos habitudes terrestres nous fait savoir qu'il existe une différence entre un juge et un roi : régner n'est pas juger, car régner consiste à dominer, tandis que juger fait mettre en oeuvre l'équité. Il faut donc comprendre que les juges de la terre sont les saints, dont la vie et la foi jugent les incroyants et les injustes. Le Seigneur le montre dans les Évangiles, quand il dit : «Des hommes de Ninive se dresseront au jugement et jugeront cette génération, car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La reine du Midi se dressera au jugement et jugera cette génération, car elle est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus grand que Salomon.» Tels seront les juges de la terre, dont la foi et la crainte [de Dieu] condamnent, par comparaison, les hommes sans repentir et les impies. En effet, si la pénitence des Ninivites provoquée par la prédication de Jonas a porté un fruit de repentir, la pénitence des uns dans l'obéissance jugera nécessairement le refus insolent de pénitence de la part des autres. De même, la reine du Midi, venue des

extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon qu'elle désirait, ne condamnera-t-elle pas, par son attention d'étrangère, le manque de foi et d'intérêt de ceux qui étaient là, alors que le Christ, bien distinct, comme il le dit lui-même, de Salomon et de Jonas, rend plus sévère le jugement qui sera porté sur le refus d'obéir et d'écouter ?

D'autre part, l'Apôtre les désigne clairement comme les juges de la terre, puisqu'il dit : «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde et que ce monde est jugé par vous ?» Ainsi, la sainteté que l'on acquiert condamne la vie des criminels, en méritant le bonheur qu'elle obtient.

45. Immédiatement après, le prophète a précisé le résultat de cette compréhension et de cette instruction, en disant : «Servez le Seigneur avec crainte et soyez dans l'allégresse en tremblant.» Il n'accepte pas qu'un service soit de tout repos ou négligé, mais il veut que tout travail de serviteur soit marqué par la crainte. En effet, de même que des serviteurs apeurés sont plus empressés à servir leur maître en ce monde, puisque la peur, jointe à la déférence, suscite une volonté de respect plus attentif, ceux qui servent Dieu ne seront pas négligents dans l'accomplissement du service entrepris, s'ils sont habités par une crainte latente.

De plus, pour ne pas laisser croire que cette peur des fidèles venait de la terreur inspirée par un tyran, il a ajouté «et soyez dans l'allégresse» à ce qu'il venait de dire, «servez avec crainte». Ainsi une joyeuse allégresse atténue-t-elle la peur inspirée par la servitude : la crainte elle-même est source de réjouissance, car on a conscience d'avoir été un serviteur fidèle. Bien plus, pour maintenir la libre expression de la joie dans les limites d'une juste mesure, il a poursuivi en ces termes : «Soyez dans l'allégresse en tremblant.» En effet, si l'on se réjouit sans trembler, on risque d'oublier la crainte. Ainsi la parole du prophète a-t-elle respecté la logique : la crainte caractérise l'état de serviteur, l'allégresse tempère la crainte et le tremblement qui suit réfrène l'allégresse.

46. Il a enseigné que la crainte allègre et l'allégresse tremblante inspirées par ce service résident en ce qui suit : «saisissez l'enseignement.» Le sens de ce mot, [saisir], permet de montrer qu'il est question d'une volonté impatiente et comme toute prête à cela. [Le prophète] déclare que l'enseignement est moins à rechercher qu'à saisir, sans se contenter d'obéir à cet ordre avec une foi tiède, mais en désirant avoir l'ardeur de l'Esprit pour saisir avec avidité. C'est ainsi, dit l'Écriture, que le Seigneur a aimé voir les voleurs s'emparer du royaume des cieux : «Depuis les jours de Jean, le royaume des cieux souffre violence, et les violents s'en emparent.» Effectivement, la possession du royaume des cieux avait beau avoir été prêchée à Israël, c'est la foi des nations qui s'en empara la première, tandis qu'Israël doutait.

47. Paul court lui aussi pour saisir, en disant : «Je poursuis [ma course], pour saisir Celui qui m'a moi-même saisi.» Il avance d'un pas rapide et poursuit sa course sans nonchalance, car il la poursuit pour saisir. Il semblerait suffisant de dire qu'il la poursuivait pour atteindre, mais il souhaite lui aussi être violent et il se hâte pour saisir et assaillir presque physiquement. Il se sait lui-même saisi, précisément par ce qu'il se hâte de saisir. En effet, si Dieu, en se faisant homme, nous saisit par l'intermédiaire de notre nature corporelle, pourtant éloignée de la sienne, parce qu'il est devenu ce que nous sommes, nous devons maintenant lutter pour saisir ce qu'il est lui-même. Ainsi notre hâte se mêlera-t-elle à la gloire en vue de laquelle il a détruit la corruption de notre corps. Si nous obtenons la nature divine, nous saisirons ce par quoi nous avons été saisis, Dieu ayant d'abord pris la nature humaine. Il faut donc saisir l'enseignement et monter à son assaut, en l'étreignant et en le ligotant physiquement, pour ainsi dire, de peur qu'il ne glisse et disparaisse.

48. Le prophète a dit ensuite le motif de cette étreinte et de ce lien d'amour : «Saisissez l'enseignement du Seigneur, pour éviter qu'il ne se mette en colère et que vous ne mouriez hors du droit chemin, car sa colère ne mettra pas longtemps à s'embraser.» On le comprend, c'est le jour du châtement qui est désigné par l'embrassement de la colère du Seigneur. Faute de garder l'enseignement que nous avons saisi, nous perdrons le droit chemin. Tout ce qui est enlevé à quelque chose est perdu, et ce qui manque apparaît comme retranché à ce à quoi il manque. En effet, même si sa nature demeure, il ne demeure pas pour qui en est loin. Ainsi, les impies meurent hors du droit chemin, parce qu'ils n'y seront pas. Ils meurent hors du droit chemin, car sa colère n'aura pas mis longtemps à s'embraser.

49. La colère qui les fait mourir loin du droit chemin ne tarde pas à venir : personne ne pourra se flatter d'échapper au châtement, sous prétexte que le jugement se fait attendre. En effet, la colère ne met pas longtemps à s'embraser : le vengeur infernal se saisit immédiatement de nous, et, au sortir du corps, si nous avons mal vécu, nous mourons soudain hors du droit chemin. Le riche et le pauvre de l'Évangile a en témoignent pour nous : l'un a été placé par les anges dans le séjour des bienheureux et dans le sein d'Abraham, l'autre happé par le lieu du châtement, en étant châtié dès sa mort, tandis que ses frères demeuraient en haut. Il n'y a là ni délai ni retard. Le

jour du jugement accorde pour toujours le bonheur ou le châtement. En attendant, le temps de la mort retient chacun sous ses lois, puisque chacun est abrité chez Abraham ou déjà châtié avant d'être jugé.

50. A ce psaume riche en mystères célestes, le prophète a donné la conclusion suivante : «Heureux tous ceux qui lui font confiance !» Le bonheur parfait exclut l'espérance qui tremble ou qui doute. Il lui faut la confiance, autrement dit une pensée ferme et une volonté immuable : avoir confiance, c'est plus qu'espérer. Nous devons donc avoir confiance : la colère de Dieu, qui ne tardera pas à s'embraser, ne nous fera pas périr loin du droit chemin, car il est fidèle, Celui qui a dit : «Qui croit en moi ne sera pas jugé, mais passera de la mort à la vie»; c'est notre Seigneur Jésus Christ, qui est béni pour les siècles des siècles. Amen.

TRAITÉ SUR LE TITRE DU PSAUME 9

*Psaume de David en vue de la fin, sur les secrets du Fils.*

1. Certains psaumes sont faciles à comprendre; d'autres ont un sens plus obscur. Cette diversité provient de celle de la prophétie. En effet, l'Esprit saint se sert de paroles aux formes nombreuses et variées pour apprendre à l'homme à connaître Dieu : tantôt il embrasse les secrets des mystères par des réalités et des comparaisons d'ordre humain, tantôt il met en lumière la pureté de la foi par la clarté des mots, tantôt il fonde le cours de la vie sur la vérité des préceptes, tantôt il montre ce qu'il faut prévoir et ce qu'il faut éviter grâce au prophète qui écrit le psaume. Ainsi, cette variété et cette richesse de doctrine permettent la mise en place d'une compréhension totale, grâce à un enseignement progressif et croissant.

Nous prendrons l'exemple du psaume qui a pour titre «Psaume de David en vue de la fin, sur les secrets du Fils». Le sens du psaume est à chercher dans la nature de ce qui est secret et de ce qui est à la fin.

2. Le psaume n'a reçu de titre – en vue de la fin, sur les secrets du Fils – que pour faire connaître la nature de son contenu. Tout ce qui s'ajoute au titre du texte confirme le début du texte. Texte et titre ne peuvent avoir des contenus différents, puisque le titre est une sorte de table des matières de ce dont il est question.

Il faut donc chercher à comprendre le sens de l'expression «à la fin». Est à la fin ce au-delà de quoi il n'y a rien, ce qui dépasse le temps présent, parce que la fin procède du Tout, alors que le Tout ne procède pas de la fin. Tout s'y achève; c'est en quelque sorte le dernier état d'un acte ou d'une parole. Si l'univers entier n'y trouve pas son dernier état, ce ne sera pas la fin, car ce qui a quelque terme dernier au-delà de soi n'est pas ultime. Dès lors, il faut comprendre que chaque fois qu'un titre précise «à la fin», le contenu du psaume ne vise pas les réalités présentes, mais les réalités ultimes. D'autre part, est secret ce qui est dissimulé, latent et occulté par ce qui est recouvert, inaccessible et impénétrable, connu seulement de Celui qui en a été le Créateur ou qui en a réservé la connaissance à certains.

Le titre du psaume est donc «en vue de la fin, sur les secrets». Puisque nous cherchons à réfléchir à partir de la nature des choses pour comprendre la signification des mots fin et secrets, il convient d'expliquer les réalités mêmes que recouvrent la fin et les secrets.

3. Sur ce point, nous avons le témoignage du bienheureux apôtre Paul qui dit : «En lisant, vous pouvez saisir la compréhension que j'ai du mystère du Christ, ce mystère qui, à d'autres époques, n'a pas été connu par les fils des hommes, comme il a été révélé de nos jours.» Il ajoute : «A moi, le plus petit de tous les saints, la grâce a été donnée d'annoncer parmi les nations les insondables richesses du Christ et de mettre en lumière la dispensation de son mystère, caché en Dieu depuis les siècles.» Voilà donc ce qui est secret, ce dont le Seigneur dit lui-même : «Il n'est rien de caché qui ne doive être connu, rien de voilé qui ne doive être révélé.»

Cela dit, le psaume contient des secrets, et non pas un secret. Il en est bien ainsi, car la suite montre qu'il y en eut plusieurs et non pas un seul. L'un des secrets, c'est que Dieu, pour sauver l'homme, n'est pas venu dans la gloire du ciel et la splendeur de son nom, mais qu'il a revêtu la forme d'un corps humain. Un autre secret, c'est qu'il a revêtu la chair humaine sans avoir la même naissance que tout le monde. Né d'une Vierge, il a vu le jour et a été enfanté sans commencer à naître. Un autre secret, c'est que Celui qui est mort a repris vie après sa mort, en retrouvant par son corps la gloire de l'immortalité. Cela, toutefois, ne constitue certainement pas la fin.

4. La fin ne désigne pas une sorte de mort du réel, mais le terme et l'achèvement des choses qui passent. Il ne s'agit pas d'un arrêt et d'une disparition, mais de l'établissement sur une limite où l'on demeure. Le bienheureux apôtre nous apprend ce qu'est cette fin, c'est-à-dire cette perfection absolue – et cachée – de toutes choses, quand il dit aux Corinthiens : «De même que tous meurent en Adam, tous sont vivifiés dans le Christ, mais chacun selon son rang : d'abord le Christ, puis ceux qui sont au Christ et qui ont cru à son avènement. Ensuite, à la fin, il remettra le royaume à Dieu son Père et anéantira toute Principauté et tout Pouvoir. Il faut, en effet, qu'il règne, jusqu'à mettre tous ses ennemis sous ses propres pieds car Dieu a tout mis sous ses pieds, et le dernier ennemi qu'il vaincra, c'est la mort. Quand on dit que tout lui est soumis, c'est en exceptant Celui qui lui a tout soumis. Alors, il sera soumis à Celui qui lui a soumis toutes choses, et Dieu sera tout en tous.»

La fin des secrets, c'est donc la résurrection des morts, la glorification des saints, la destruction du pouvoir du mal, l'anéantissement de la mort et le royaume de Dieu le Père, qui advient par le royaume du Christ. Après cela, quand le Père aura tout soumis au Fils, non pour

détruire son royaume éternel par cette soumission, mais pour nous introduire dans le royaume du Père, glorifiés, revêtus par l'immortalité et rendus semblables à son corps glorieux, désormais dignes d'être ses cohéritiers, agrégés à la famille du Père, participants de ses biens et de sa gloire, pour qu'il règne avec le Père en nous et que Dieu soit tout en tous, puisque la faiblesse de l'humanité assumée aura été absorbée, par la soumission de l'obéissance, dans la nature divine.

Dieu le Père doit donc recevoir cette louange éternelle par l'intermédiaire du Fils, quand ressusciteront tous ceux que la foi aura fait vivre, depuis Adam jusqu'au temps du royaume. Leur corps aura reçu sa forme céleste définitive, le pouvoir de tout mal aura disparu, le diable aura été voué à la peine du feu éternel et son nom retranché de la mémoire des hommes : voilà les secrets chantés dans le psaume, la joie prévue pour l'accomplissement de la fin ! Comme le Fils sait bien tout ce qui va venir, ces événements sont magnifiés comme si leur réalisation s'était déjà produite, parce que tout existe en lui, chez lui et par lui. A lui la gloire, pour les siècles des siècles ! Amen.

TRAITÉ SUR LE PSAUME 13

*Psaume 13, versets 1 à 7*

1. *Psaume de David en vue de la fin*

1. L'insensé a dit en son coeur : Il n'y a point de Dieu.  
Ils se sont corrompus; ils sont devenus abominables en leurs affections;  
pas un d'entre eux ne fait le bien, pas un seul.
2. Le Seigneur, du haut du ciel, s'est penché sur les fils des hommes  
pour voir s'il en est qui comprennent et qui cherchent Dieu.
3. Tous ont dévié, et en même temps sont devenus inutiles;  
pas un ne fait le bien, pas un seul.  
Leur gosier est un sépulcre ouvert; ils ne se servent de leur langue que pour tromper;  
sous leurs lèvres est le venin de l'aspic;  
leur bouche est pleine de malédictions d'amertume;  
leurs pieds sont rapides, s'il s'agit de verser le sang.  
L'oppression et la misère remplissent leurs voies; ils n'ont point connu la voie de la paix;  
la crainte du Seigneur n'est pas devant leurs yeux.
4. S'instruiront-ils jamais tous ces ouvriers d'iniquité,  
ces hommes qui dévorent mon peuple, comme s'ils mangeaient du pain ?
5. Ils n'ont point invoqué le Seigneur;  
et ils ont tremblé de frayeur, quand il n'y avait pas à s'effrayer.
6. Car Dieu réside parmi la génération des justes;  
et vous, vous avez confondu le conseil du pauvre,  
parce que le Seigneur est son espérance.
7. Qui fera sortir de Sion le salut d'Israël ?  
Quand le Seigneur aura ramené son peuple de la captivité,  
Que Jacob tressaille d'allégresse, et qu'Israël se livre à la joie.

1. Parmi bien d'autres choses, l'Apôtre nous apprend que la Parole de Dieu doit être commentée avec un respect absolu : «Celui qui parle, dit-il, qu'il le fasse en pensant qu'il s'agit des mots de Dieu !» Il ne faut pas le faire de façon banale, selon notre manière habituelle de parler, mais, en disant ces mots que nous avons lus et appris, nous devons rendre hommage à leur Auteur par la qualité de notre expression.

Ce qui se passe dans le cas d'une fonction exercée par un homme va nous offrir un exemple de l'enseignement céleste : si celui qui interprète les paroles d'un roi et transmet ses ordres aux oreilles du peuple s'applique avec ardeur et prudence à correspondre à la dignité du roi en considération de sa charge, afin que tout soit relu et entendu avec honneur et respect, nous devons d'autant plus nous montrer dignes de notre charge, lorsque nous reprenons les paroles de Dieu pour les faire connaître aux hommes ! Nous sommes, pour ainsi dire, l'orgue de l'Esprit saint, et nous devons faire entendre les divers accents de sa voix et la richesse de son enseignement. Il faut donc veiller attentivement à ne rien dire de bas, en craignant de tomber sous le coup de cette sentence : «Maudit soit celui qui travaille pour Dieu avec négligence !» On se représentera au contraire la récompense du soin et de l'amour de ceux qui reçoivent les saintes Écritures avec respect et crainte, comme des paroles de Dieu, et qui les font pénétrer dans l'âme de leurs auditeurs avec la dignité qui leur est due, puisque le Seigneur a dit : «Quel est celui sur lequel je porterai mon regard, sinon celui qui est humble, doux et qui tremble à ma parole ?»

Les prédicateurs seront donc bien persuadés que ce ne sont pas eux qui parlent aux hommes, et les auditeurs sauront que les paroles qui leur sont adressées ne sont pas des paroles d'hommes, mais les mots de Dieu, les décrets de Dieu et les lois de Dieu; les deux fonctions méritent le plus grand des respects. Il est particulièrement dangereux de dire avec vanité ou d'entendre avec négligence ce qui est tiré des trésors de Dieu, des mystères cachés ou de l'alliance éternelle. Tout doit être imprimé dans l'âme et confié aux sens, car toute parole de Dieu doit s'accomplir, et tout ce qui a été dit possède une sorte d'efficacité nécessaire, car les paroles de Dieu sont des décisions.

2. Le psaume qui a été lu a pour titre «en vue de la fin». Si tous les psaumes avaient ce titre, il n'y aurait aucune difficulté : l'identité écarterait toute question. Mais, comme ils ont des titres différents, on ne peut expliquer la diversité des titres que par une diversité de causes. Ceux qui ont pour titre «en vue de la fin» peuvent être compris d'une double manière : soit ils

contiendront ce qui arrivera à l'achèvement final, soit la fin du texte donnera l'explication de ce qui aura été dit dans l'ensemble du psaume.

Or, dans ce psaume, tout est dur, horrible, affreux, plein de blasphèmes, rempli de crimes, lourd de plaintes. Il n'y a ni louange de Dieu, ni expression d'une joie, ni chant choral. Ce n'est qu'une accusation contre des impies, une plainte contre des rebelles et une douleur pour des affligés. Il est dit, en effet : «L'insensé a dit dans son cœur : *Il n'y a pas de Dieu*. Ils se sont corrompus et rendus abominables par leurs volontés. Personne ne fait le bien, absolument personne,» avec le reste. Il y a ensuite, à la fin : «Qui donnera de Sion le salut à Israël ? Tandis que le Seigneur tire son peuple de l'esclavage, que Jacob soit dans la joie et Israël dans l'allégresse !»

3. Prenons la comparaison d'un homme entre une atteinte par une cruelle épidémie. Il voit la totalité de ses habitants frappés par la maladie, brûlants de fièvre et victimes de différentes formes de souffrances, il gémit de n'y trouver ni médecin ni secours, il se plaint de ne voir aucun remède à tant de maux, il constate chaque jour que l'épidémie gagne du terrain, tout en sachant qu'un médecin pourrait venir donner des soins, mais qu'il habite loin. Il ne lui reste plus qu'à pousser un cri pour exprimer son profond désespoir en disant : «Qui pourrait le faire venir apporter le salut ?», car c'est là son souhait le plus cher. De la même manière, l'Esprit saint voyant l'erreur du genre humain, les maux grandissants de ce monde et la maladie qui progresse en semant inexorablement la mort – ce qui arrive quand Dieu est nié par l'insensé, que tous sont corrompus par les tromperies abominables des plaisirs, que personne ne veut le bien, que leur bouche est le tombeau des innocents, qu'ils se servent de leur langue pour tromper, qu'un venin de vipères est répandu sur leurs lèvres et dans leurs paroles, que leur bouche est remplie d'amertume et de malédiction, que le cours rapide de leurs pieds va répandre le sang et que le malheur pèse sur ceux qui ne connaissent pas le chemin de la paix, sur tous les chemins de leur vie, qu'il n'y a aucun respect de Dieu, qu'il y a dévastation du peuple de Dieu par des persécuteurs comme une bouchée de pain et que la satiété des méchants se fait mort, condamnation et supplice des innocents, que Dieu n'est ni invoqué ni craint chez personne, mais qu'on adore la créature dans les idoles en oubliant le Créateur, qu'on n'espère pas voir Dieu habiter dans la génération juste, que les idées du pauvre sont combattues et que l'espérance liée à sa patience est tournée en dérision. Quand donc ces maux se développent ainsi et dominent sur toute la terre, l'Esprit saint pense au seul être capable de lui porter secours, et il s'écrie : «Qui de Sion donnera le salut à Israël ?»

En effet, ni Moïse ni Élie ni Isaïe ni les prophètes ne l'avaient donné: les oeuvres de la Loi étaient toutes trop faibles devant une telle épidémie de maladies. Il fallait un médecin qui soignât tout par la seule ressource de son aide et qui ne guérît tant de grandes maladies sur la terre entière ni par l'art ni par un travail – à quoi bon recourir à un travail et à l'art pour chacune individuellement ? –, mais par le pouvoir du Verbe. L'Esprit demande, l'Esprit attend Celui dont la venue fera tomber la fièvre, cesser l'aveuglement, guérir la paralysie et disparaître la mort. C'est lui qu'il attend, proclame et prie en disant : «Qui de Sion donnera le salut à Israël ?»

Il faut maintenant expliquer la signification de chaque mot.

4. Ce qu'est Sion, l'Apôtre nous l'enseigne, lorsqu'il dit : «Approchons-nous de la montagne de Sion et de la sainte cité de Jérusalem.» Nous courons tous pour saisir, alors que nous sommes saisis par le Christ, c'est-à-dire trouvés dans le corps qu'il a pris de nous. En lui, nous avons été choisis par le Père avant la fondation du monde, réconciliés, alors que nous étions des ennemis, achetés, alors que nous étions perdus. L'Apôtre espère être trouvé en lui, quand bien même il perdrait tout : «Je considère tout comme des ordures, dit-il, pour gagner le Christ et être trouvé en lui.» Puisque seul le fait de prendre notre chair devait faire disparaître ces maladies de notre corps, et que tout notre salut se trouve en Dieu parce qu'il a pris chair, il est dit : «Qui de Sion donnera le salut à Israël ?»

5. Or, la signification de son nom est contenue dans le fait qu'il est le salut : nous n'adaptions pas, nous n'imaginons pas, mais ce sont les livres de l'Ancien Testament qui nous enseignent que le Seigneur notre Dieu porte le nom de salut, et c'est précisément ce nom qui est toujours donné aux nations en guise de promesse. Isaïe dit en effet : «Le Seigneur a révélé son saint bras à la face de toutes les nations, et tous les confins de la terre connaîtront le salut de notre Dieu.» Il a donc été révélé à toutes les nations et toutes le connaissent. De plus, dans les psaumes, l'Esprit saint s'exclame : «Chantez au Seigneur un chant nouveau, car il a fait des merveilles ! Le Seigneur a montré son salut et révélé sa justice à la face des nations.» Il dit aussi : «Annoncez aux nations sa gloire et à tous les peuples son salut», ainsi que : «Montre-nous, Seigneur, ta miséricorde et donne-nous ton salut.»

Dans l'Évangile, le Seigneur montre le désir de cette espérance, lorsqu'il dit : «Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et entendre ce que vous entendez.»

Ce salut, Siméon l'a longtemps attendu et, l'ayant reçu dans ses mains, il l'a reconnu même dans les cris de l'enfance et il a vu Dieu par la foi dans les langes du berceau. L'ayant ainsi reconnu, il l'a adoré en disant : «Maintenant, Seigneur, rappelle ton serviteur, dans la paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu le salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les païens.» Ce salut est donc annoncé aux païens, non à l'Israël selon la chair, qui a attendu le Seigneur de majesté sur la montagne, l'a vu et entendu, l'a lapidé dans les prophètes, frappé, battu et tué. Tout ce discours s'adresse aux païens, c'est le salut des nations.

6. Il est dit : «Tandis que le Seigneur tire son peuple de l'esclavage.» L' esclavage est, à proprement parler, la condition des païens qui avaient dit dans leur coeur : «Il n'y a pas de Dieu», qui avaient tremblé, alors qu'il n'y avait rien à craindre, qui avaient combattu et ridiculisé l'espérance du pauvre – le Seigneur est son espérance –, qui avaient nié que le Seigneur habiterait dans une génération juste, car ils étaient prisonniers de la religion des démons, de croyances superstitieuses liées aux temps et de la vénération des créatures. Cet esclavage est aboli, cette servitude détruite. Au contraire, Israël sera celui qui croit, celui qui verra Dieu avec les yeux de son coeur, car Israël signifie «celui qui voit Dieu». Au terme de l'esclavage, il reconnaît le salut de Dieu. Jacob est dans la joie, Israël aussi est dans la joie, car l'esclavage est terminé, la liberté retrouvée, Dieu contemplé. Abraham, Isaac et Jacob reçoivent le nom de pères et adoptent une famille.

De tout cela, réjouissons-nous donc et exultons, en sachant que, sous le régime de la rédemption qui nous est donnée, les anges sont heureux dans les cieux de voir le salut d'un seul pécheur qui se repent. Puisqu'il y a pour nous de la joie au ciel, nos joies doivent être à jamais dans le Christ, qui est béni pour les siècles des siècles. Amen.

TRAITÉ SUR LE PSAUME 14

*Psaume 14, versets 1 à 5*

*1. Psaume de David.*

1. Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle ?  
Qui reposera sur votre montagne sainte ?
  2. Celui qui marche dans l'innocence et qui opère la justice;
  3. Qui dit la vérité en son coeur et dont la langue n'a jamais trompé;  
qui n'a point fait tort à son prochain,  
Et n'a point cru à la diffamation contre ses proches.
  4. Le méchant n'est rien à ses yeux;  
il honore ceux qui craignent le Seigneur;  
s'il fait un serment à son prochain, il ne le trompe pas.
  5. Il n'a point prêté son argent à usure;  
il n'a point accepté de dons contre l'innocent.
- Celui qui fait ces choses ne sera point ébranlé dans l'éternité.

1. Le psaume qui vient d'être lu a pour titre «Psaume de David», car l'Esprit saint a parlé par son intermédiaire. C'est bien le cas de ce psaume : rien n'y est destiné à une autre époque, rien de caché n'y est révélé. Au contraire, tout ce qu'il dit se passe au présent. Il commence ainsi : «Seigneur, qui habitera dans ta tente ? Qui trouvera le repos sur ta sainte montagne ?» C'est la prière toute simple d'un homme qui supplie le Seigneur et souhaite apprendre de lui le comportement, l'ardeur et la volonté à avoir pour habiter avec Dieu et se reposer au plus haut des cieux qui lui appartiennent. En effet, la bassesse de l'âme et la médiocrité des actes empêchent l'union à Dieu et privent du droit de partager sa demeure.

La réponse à ces questions est donc immédiatement donnée, pour faire comprendre les moyens de parvenir au but, ardu et difficile à atteindre.

2. A la question posée, le [prophète] répond : *Celui qui marche sans faute et pratique la justice*, avec toute la suite du psaume. Ces préceptes forment et ces conseils instruisent l'homme qui va vers Dieu, monte vers sa hauteur et trouve le repos dans son éternité.

Tout précepte a une forme ramassée et concise, qui lui permet d'être confié à la mémoire, de s'imprimer dans l'esprit et d'être retenu, appliqué et respecté, chez soi et au dehors, en public et en privé, de jour et de nuit. Cette concision est d'une richesse infinie; elle caractérise tous les préceptes et décrets de l'Ancien et du Nouveau Testaments; elle est particulièrement adaptée aux enfants, aux femmes, aux hommes et aux vieillards. Pour mettre davantage en valeur la fécondité de cette concision, nous chercherons aussi à savoir la part de mystère contenue par chacun des mots. Ici, ni prophétie, ni obscurité, ni exemple. C'est la parole de quelqu'un qui interroge, la bonté de quelqu'un qui répond et l'encouragement de quelqu'un qui écoute. Cela étant, il faut examiner le sens des mots.

En effet, [le prophète] a distingué le fait d'habiter dans la tente et celui de se reposer sur la montagne. Il est d'abord question d'habiter dans la tente, puis de se reposer sur la montagne. Pour comprendre la différence qui existe entre habiter et se reposer, il faut expliquer le sens précis de montagne et de tente.

3. Nos lectures nous ont appris qu'autrefois les tentes étaient légères, fragiles et faites de branchages secs et éphémères, comme celles que, de nos jours, nous avons l'habitude de faire pour éviter la chaleur, en nous mettant à l'abri de la chaleur et des brûlures du soleil grâce à l'ombre qu'elles donnent.

C'est ce genre de tentes que Moïse avait fait faire pour le peuple. Elles se sont desséchées et désagrégées, car elles n'étaient que des figures faites pour servir d'exemple. En effet, Dieu avait dit à Moïse : «Regarde, et fais tout selon le modèle que je t'ai montré sur la montagne.» Désirant construire un temple, David lui donna aussi le nom de tente, ainsi qu'il est dit : «Je n'accorderai pas le sommeil à mes yeux, avant d'avoir trouvé un lieu pour le Seigneur, une tente pour le Dieu de Jacob.» Mais les tentes de Moïse et de Salomon sont tombées elles aussi. Par la suite, les apôtres ont construit de très nombreuses tentes. Dans toutes les régions du monde, partout où l'on peut aller, même dans les îles de l'Océan, ils ont préparé pour Dieu de très nombreuses habitations, dont l'Esprit saint atteste la gloire : «Que tes tentes sont aimables, Dieu des puissances ! Mon âme désire les cours du Seigneur à en mourir.»

Couverte de branchages par Moïse, souhaitée par David ou ornée par Salomon de toutes sortes d'objets d'art faits par des hommes, la tente désirée par le prophète n'est pas unique : il lui

en fait de nombreuses, impossibles à compter, car, même s'il n'existe qu'une Église sur la terre, chaque cité possède son église. Unique, elle est en toutes, bien qu'il y en ait plusieurs, car elle est considérée comme unique en plusieurs.

4. Dans l'ascension vers le ciel, la première et la plus importante des étapes consiste à habiter dans cette tente et y passer toute sa vie, nuit et jour, loin des soucis du monde, en laissant les affaires de cette terre. Ainsi plusieurs saints ne s'en sont-ils jamais éloignés, comme le dit l'Écriture à propos de Josué : «Un jeune homme, Josué, ne sortait pas de la tente.» La prophétesse Anne ne s'éloignait pas non plus du Temple, mais elle veillait jour et nuit dans le jeûne et les supplications.

Après quoi, il faut se reposer sur la montagne du Seigneur : c'est de là que doivent partir ceux qui y vont, et l'on n'y va que par cette habitation. Il a donc fallu commencer par s'interroger sur le fait d'habiter la tente, car c'est à partir d'elle que l'on gravit la montagne. Ensuite, habiter est affaire de temps et de travail. En revanche, un repos n'est pas troublé de l'extérieur; c'est un loisir permanent, définitif et dépourvu de désagrément, car il reste dans son état. D'ailleurs, si l'inquiétude s'y mêle, il perd sa nature et son nom de loisir.

5. Cela étant, il n'existe pas de montagne du Seigneur sur la terre, car la terre tout entière est objet de malédiction à cause des péchés des hommes : elle fut victime des actions d'Adam et du sang d'Abel et, à l'époque de Noé, remplie par les péchés de ses habitants. Aujourd'hui encore, sanctuaires, temples et aires sacrées souillent l'ensemble des hauteurs et des sommets de ses montagnes.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver cette montagne en pareils lieux, mais, de même que les parties les plus élevées du sol sont appelées «montagnes», le mot de montagne fait nécessairement penser aux réalités célestes les plus grandes et les plus hautes. Or, qu'y a-t-il de plus sublime que le Christ, de plus élevé que notre Dieu ? Sa montagne, c'est son corps, reçu de l'homme, son habitation actuelle, sublime, élevée au-dessus de toute Principauté, de tout Pouvoir et de tout Nom. Sur cette montagne est bâtie une ville qui ne peut être cachée, car, comme le dit l'Apôtre, elle n'a pas d'autre fondement que le Christ. Ceux qui sont au Christ ayant été choisis dans le corps du Christ avant la création du monde, l'Église étant le corps du Christ, le Christ étant le fondement de notre édification et la ville bâtie sur la montagne. Il est donc la montagne, sur laquelle on se demande qui peut se reposer.

A propos de cette montagne, nous lisons dans un autre psaume : «Qui montera sur la montagne du Seigneur ? Qui se tiendra sur son lieu saint ?» Nous prendrons aussi Isaïe à témoin : «Dans les derniers jours, on verra paraître la montagne du Seigneur, et l'on dira : *Venez, montons à la montagne de la maison du Seigneur et au sanctuaire du Dieu de Jacob.*» Paul dit également : «Vous êtes venus jusqu'à la montagne de Sion et à Jérusalem, la cité du Dieu vivant.» Si donc l'espérance de notre repos réside tout entière dans le corps du Christ, puisqu'il faut se reposer sur la montagne, nous ne pouvons comprendre la montagne que comme le corps qu'il a reçu de nous. Avant de le prendre, il était Dieu, en lui il est Dieu, et par lui il a transfiguré le corps de notre humilité en le rendant semblable à son corps de gloire, si du moins nous clouons nous aussi à sa croix les vices de notre corps, pour ressusciter dans son corps. En effet, on y monte après avoir habité l'Église, on s'y repose dans les hauteurs du Seigneur. Nous trouverons en lui la paix avec les chœurs des anges, puisque nous sommes nous aussi la cité de Dieu. On se repose, car il n'y a plus de douleur provoquée par les faiblesses, plus de peur inspirée par la pauvreté. Au contraire, tous jouissant d'une stabilité procurée par la puissance de l'éternité, il faut se reposer dans ce qui comble tout désir.

6. Aux questions posées – *Seigneur, qui habitera dans ta tente ? Qui trouvera le repos sur ta sainte montagne ?* – l'Esprit saint a donc répondu par l'intermédiaire du prophète : «Celui qui marche sans souillure et pratique la justice.» La réponse désigne celui qui marche sans se salir et vit en s'abstenant de toute chute provoquée par le péché : aucune crasse n'est venue le marquer après l'immersion du baptême; il est sans souillure et resplendissant; il n'a pas le corps corrompu par la débauche, les yeux déshonorés par les spectacles du théâtre, l'esprit appesanti par le vin, la vie asservie à l'argent.

C'est une grande chose que d'éviter tout cela, mais ce n'est pas encore là qu'on trouve tout de suite le repos pour avoir parcouru le chemin. C'est par là que le chemin commence, non qu'il s'achève. En effet, il y a ensuite : «Et pratique la justice.» Le bien n'est pas tant à penser qu'à pratiquer. Il ne s'agit pas de commencer à vouloir le bien, mais de l'accomplir : vouloir la justice aura pour fruit de la faire advenir.

Sans doute est-il utile de courir ainsi vers le Seigneur, mais il reste encore bien des choses à faire.

7. En effet, il y a encore : *Celui qui marche sans souillure, pratique la justice et dit la vérité dans son coeur*. Bien que grandes et remarquables, les actions évoquées plus haut sont pourtant d'ordinaire pratiquées aussi par les païens qui veulent éviter le vice et acquérir une réputation de bonté. Or, ce genre de vertu caractérise les êtres vivants, non les êtres spirituels.

L'Apôtre a montré que l'homme était à la fois charnel, animal et spirituel. Il est charnel, quand il néglige les choses divines et humaines à la manière d'une bête sauvage, dont la vie est soumise au corps, occupée à se nourrir, à dormir et à rechercher le plaisir. Il est animal, car, par le jugement de son intelligence, il perçoit ce qui est décent et honnête, et il s'écarte de tous les vices, sous l'inspiration de son esprit. Par sa propre intelligence, il distingue l'utile et l'honnête, repousse l'argent, économise en jeûnant, évite l'ambition, résiste aux plaisirs et se rend vénérable par sa bonté. Toutefois, l'homme n'adoptera ces comportements que pour le moment présent, dans sa vie au milieu des hommes. Le docteur des nations en parle en ces termes : «Ce sont là enseignements et préceptes humains, qui passent pour sages par superstition et faiblesse d'esprit. On les croit destinés à ne pas ménager le corps : en réalité, ils ne procurent aucun honneur, mais ne servent qu'à satisfaire la chair.»

Pour le spirituel, ce qui précède n'est que travail d'approche vers le Seigneur. Ce qu'il fait, il le fait grâce à sa science de Dieu, en comprenant et en connaissant, par la révélation et le don de l'Esprit saint, la nature de sa volonté, le mystère du dessein secret et caché depuis l'origine des siècles. Il comprend et il sait le motif de l'incarnation de Dieu, la nature du triomphe de la croix, du pouvoir de la mort et l'agir par la puissance de la résurrection. Comme l'enseigne encore l'Apôtre, «l'homme animal ne perçoit pas ce qui relève de l'Esprit de Dieu. C'est pour lui une folie; il est incapable de comprendre, parce qu'il s'agit d'une question spirituelle. Au contraire, l'homme spirituel juge tout, sans être lui-même jugé par personne».

8. L'Esprit saint sait bien que ces propos sur la pureté de la vie et les oeuvres de la justice concernent aussi les païens et les hérétiques. En effet, bon nombre d'entre eux fatiguent leurs corps par des jeûnes, témoignent de leur maîtrise d'eux-mêmes par le partage de leurs biens et rendent parfaite leur chasteté par la virginité<sup>3</sup>. Toutefois, parce que ces vertus et bien d'autres du même genre devaient abonder en eux, le Seigneur a dit à ses disciples : «En vérité, je vous le dis : quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouvera la foi sur terre ?» Il savait qu'il fallait rechercher la virginité, la maîtrise de soi et la pratique du jeûne, mais, parce qu'ils ne mènent à la sainteté que s'ils sont accomplis dans le Christ, c'est-à-dire s'ils s'accordent avec la vérité du Christ, le prophète a ajouté à ce qui avait été dit plus haut : «Il dit la vérité dans son coeur», montrant ainsi l'inutilité de ces comportements, quand ils ne sont pas soutenus par une proclamation de la vérité. La montée jusqu'au repos de la montagne du Seigneur suppose un degré élevé de pureté, de pratique des oeuvres et de proclamation de la foi, mais, bien qu'ayant effectué un réel progrès sur plusieurs points, nous avons encore des choses à faire.

9. En effet, bien des gens ont l'habitude de faire passer la vaine beauté des mots avant leur sens et même de faire croire, par l'élégance de leurs propos, que leur volonté et leur discernement sont bons : ils pensent et parlent bien de Dieu, tandis que leurs faits et gestes démentent leurs paroles et leur pensée. En réalité, ils détestent ce qu'ils disent et, par leur manière même d'agir, sont les ennemis de ce qu'ils prêchent. A la vérité du coeur, [le prophète] a donc ajouté : *Celui qui n'a pas rusé avec sa langue* et ne dissimule pas en parlant la vérité qu'il perçoit. L'action doit s'inscrire à la suite d'une profession de doctrine catholique et d'un discernement qui aura conduit à penser et à parler ainsi, car, au témoignage de l'Apôtre, la bouche confesse ce que croit le coeur, en vue du salut. Par conséquent, pour mériter de monter jusqu'au repos en Dieu, il faut vivre dans la vérité exprimée par les mots et la langue, afin que les paroles qui traduisent notre pensée ne soient pas en porte-à-faux avec la réalisation des actes.

10. Voilà ce que rendent difficile et périlleux les esprits maléfiques et les vices du monde ! En effet, le mensonge est bien souvent nécessaire et la fausseté parfois utile, quand nous mentons à un assassin à propos de celui qui veut lui échapper, que nous donnons un faux témoignage pour aider une personne en danger ou que nous trompons un malade sur la difficulté de sa guérison. D'après l'enseignement de l'Apôtre, nos paroles doivent être assaisonnées de sel. C'est pourquoi l'Esprit saint a atténué le sentiment de fausseté en énonçant les mobiles du mensonge : *Celui qui n'a pas rusé avec sa langue et n'a pas fait de mal à son prochain*, pour que l'accusation de mensonge fût constituée, s'il y avait tort fait à autrui.

11. Même en cas d'accomplissement des conditions précisées plus haut, si l'homme innocent marche et pratique la justice, en embrassant la vérité dans son coeur, sans se tromper lui-même par ses paroles ni faire de mal à son prochain, il n'en aura pas pour autant atteint la perfection. Il existe encore en nous une chose à maîtriser, à rejeter, à faire mourir. Le prophète affirme que c'est exactement ce dont il a été question plus haut : Il n'a pas accepté de faire honte

à ses proches. Ce faisant, il évite de pécher par arrogance et présomption, et il supprime un mal fréquent, l'orgueil. En effet, quoi de plus sot et misérable qu'un homme qui se comporte avec superbe à l'égard d'un autre, qui met sa confiance en lui-même ? Ne le voyons-nous pas, bien des gens qui, tout fiers de leurs richesses, reprochaient aux pauvres leur indigence, sont dans le besoin après avoir tout perdu et ont eu besoin des miséreux après avoir méprisé leur misère. Plusieurs autres, qui se vantaient de mener depuis longtemps une vie pure, se sont vautrés dans le péché, et, après avoir reproché à autrui ses fautes, ils ont eu bien du mal à chercher le pardon qu'obtient le repentir.

Il ne faut donc pas se mettre à faire honte à ses proches, mais, si on les prend en flagrant délit d'insouciance, de négligence, d'impudence ou de manque de retenue, il faut les corriger en les redressant avec douceur, sans faire de reproche amer. L'humilité, la défiance de soi par peur, puissante gardienne contre la présomption, évitent que l'avertissement ne blesse, que le redressement ne fasse honte et que la leçon ne soit un blâme. C'est ainsi que, dans les Évangiles, le Seigneur a condamné la présomption du pharisien qui priait, debout et bien en vue, en parlant ainsi : «*Je te rends grâce, Seigneur, de n'être pas comme tous les autres hommes, adultères et avarés, comme ce publicain.* Le publicain priait dans le secret : *Seigneur, prends pitié de moi, pécheur.*» L'Écriture a ajouté à sa prière : «Le publicain sortit plus justifié que le pharisien.» Le publicain a mérité la miséricorde de Dieu par la confession de son péché, tandis que le pharisien a perdu le mérite de ce dont il se vantait, à cause de l'arrogance qui l'a poussé à lui faire honte.

12. Peut-être se croira-t-on digne des promesses de Dieu, si l'on est parvenu à ce résultat, en se conduisant avec humilité après avoir fait montre de pureté, de bonté et d'un sens mesuré de la prudence. Pourtant, il reste encore bien des choses à faire. En effet, après avoir bien montré que le mensonge était un péché, quand la fausseté du menteur était nuisible à autrui, [le prophète] a ajouté qu'il fallait faire grand cas de l'humilité elle-même, en demandant de ne pas faire honte à ses proches. Le verset suivant en explique le motif : *Il n'a pas accepté de faire honte à ses proches*; à ses yeux, le méchant compte pour rien. Il ne faut pas que l'humilité manque de constance. Nous devons garder la liberté donnée par Dieu dans le service que nous devons à tous, pour n'être pas terrifiés face aux assauts des puissants et ne pas céder aux caprices des méchantes gens. Victimes d'un répugnant désir de flatter, nous allons parfois jusqu'à obéir à des rois qui nous demandent de faire le mal, et la faiblesse de notre conscience nous pousse à céder aux vices d'autrui.

Si donc quelqu'un s'est abaissé à pratiquer le mal, comme l'explique le verset «à ses yeux, le méchant compte pour rien», il ne doit jouir chez nous d'aucune considération, si faible soit-elle. Que ce genre d'homme soit pour nous inexistant, détruit, mort ! Quand on traite de réalités spirituelles et que l'on contemple les réalités célestes, il convient de mépriser les mouvements de la bêtise humaine et, gardant l'esprit tourné vers le haut, de tenir pour rien un homme d'une telle méchanceté.

13. Cela étant, le prophète passera peut-être pour avoir trop fortement exalté la grandeur de notre assurance face aux mauvaises gens. Il faut pourtant bien regarder la suite : *A ses yeux, le méchant compte pour rien, mais il loue ceux qui craignent le Seigneur.* Par conséquent, de même que nous devons tenir pour rien tous les méchants, sans exception, nous devons honorer tous ceux qui craignent le Seigneur, sans exception. Ne soyons pas émus par le fait que l'innocent soit un pauvre, celui qui jeûne une vieille femme, l'homme de foi un esclave, celui qui a confiance dans l'accueil de l'Église, un étranger, mais ayons pour eux tous la même estime, en mettant autant d'humilité à faire l'éloge de ceux qui craignent le Seigneur que de liberté à tenir pour rien les méchantes gens.

14. Au moment de renaître et d'être régénérés, nous répondons à ceux qui nous interrogent en faisant serment de renoncer au diable, au monde et aux péchés. [Le prophète] a donc décidé de faire observer jusqu'à la fin cette confession de foi, en disant : *Il fait un serment à son prochain et ne le trompe pas.* En effet, on a beau être resté longtemps fidèle aux commandements de Dieu, une fois tombé, on ne les observe plus, du fait qu'on y a manqué, et, pour avoir commis une injustice, on perd la justice que l'on avait auparavant. C'est pourquoi il est dit dans l'Évangile : «Bienheureux ceux qui seront restés jusqu'à la fin», tandis que, chez Salomon, la louange n'est chantée qu'au terme, car il ne faut jamais manquer aux promesses que l'on a faites à Dieu.

15. Le ciel nous apprend à aller jusqu'à la perfection finale. Une fois l'homme purifié de tout vice, il le détourne encore du désir de l'argent, qui nous tient trop, en disant : *Il n'a pas prêté son argent à intérêt.* C'est là un bienfait trompeur, un faux geste d'humanité et une bienveillance condamnable. En effet, quoi de plus odieux que de faire du bien à un indigent de manière à

l'appauvrir encore et d'aggraver la misère du pauvre en allant lui porter secours ? Si tu es chrétien, quelle récompense attends-tu de Dieu, dès lors que tu n'attends des hommes nulle récompense, mais une condamnation ? Si tu es chrétien, pourquoi fais-tu de ton argent qui ne travaille pas un revenu et transformes-tu en trésor personnel le dénuement de ton frère, pour qui le Christ est mort ? Si tu es chrétien, je ne te demande pas de donner, mais au moins de réclamer ton dû sans voler. Souviens-toi que celui à qui tu réclames un intérêt est un pauvre et un indigent pour qui le Christ a voulu être pauvre et indigent. Ainsi, que tu fasses du bien ou du mal à un pauvre, sache que tu le fais au Christ, car c'est pour lui qu'Il a accepté de connaître l'indigence et d'en porter le nom, alors qu'Il était Dieu.

16. Pour éviter que le contenu de cet avertissement ne paraisse trop dur, comme s'il avait interdit toute aspiration à posséder en parlant d'intérêts, [le prophète] n'a pas condamné le désir d'acquérir. Au contraire, il a présenté une façon équilibrée de recevoir un présent, en ajoutant *ni reçu de cadeaux nuisibles aux innocents* à ce qu'il avait dit : *Il n'a pas prêté son argent à intérêt.*

D'habitude, les cadeaux honorent leur donateur : on souffre beaucoup plus de voir mépriser un don qu'on ne regrette ce qu'il vous a coûté. [Le prophète] a donc interdit les cadeaux préjudiciables à autrui. En effet, s'il avait totalement écarté la pratique des cadeaux, il lui aurait suffi de dire : «ni reçu de cadeaux», mais, parce que le simple fait de donner vient d'un respect pour l'homme ou même pour Dieu, il a voulu empêcher les cadeaux qui corrompraient l'intégrité du jugement, blesseraient l'innocent et n'entraîneraient aucun devoir de charité mutuelle. En effet, de même que Dieu n'a nul besoin des offrandes qui nous permettent d'accomplir notre devoir de respect à son égard, [le prophète] nous apprend à ne recevoir de cadeaux qu'en prenant ce qui est agréable et utile aux donateurs, sans nous laisser acheter, ni tendre un piège aux innocents, ni trop coûter à ceux qui donnent, plus par devoir que par cupidité, plus par honneur que par peur, plus par charité que par appât du gain.

17. *Qui agit ainsi sera inébranlable à jamais.* C'est ainsi que l'on peut habiter dans la tente et se reposer sur la montagne. Il faut donc continuer à observer les préceptes et à pratiquer les commandements. Nous devons garder le psaume dans nos entrailles, l'écrire sur notre cœur, le marquer dans notre mémoire et nous approprier nuit et jour son trésor, fait d'une riche concision, pour acquérir en viatique les biens de l'éternité et nous reposer enfin dans la gloire du corps du Christ en habitant l'Église. Amen.